JEAN AICARD

Poèmes de Provence

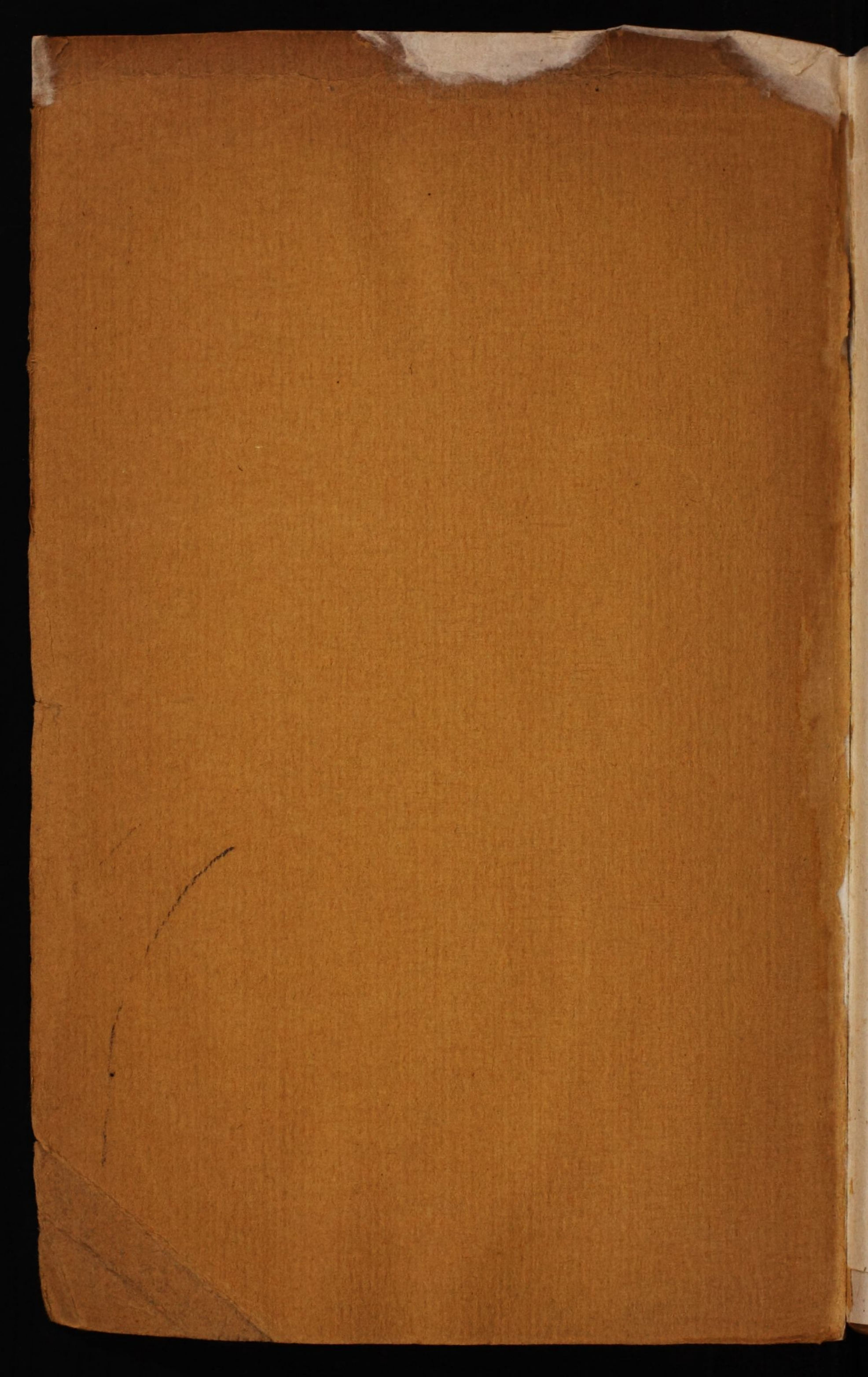
Les Cigales

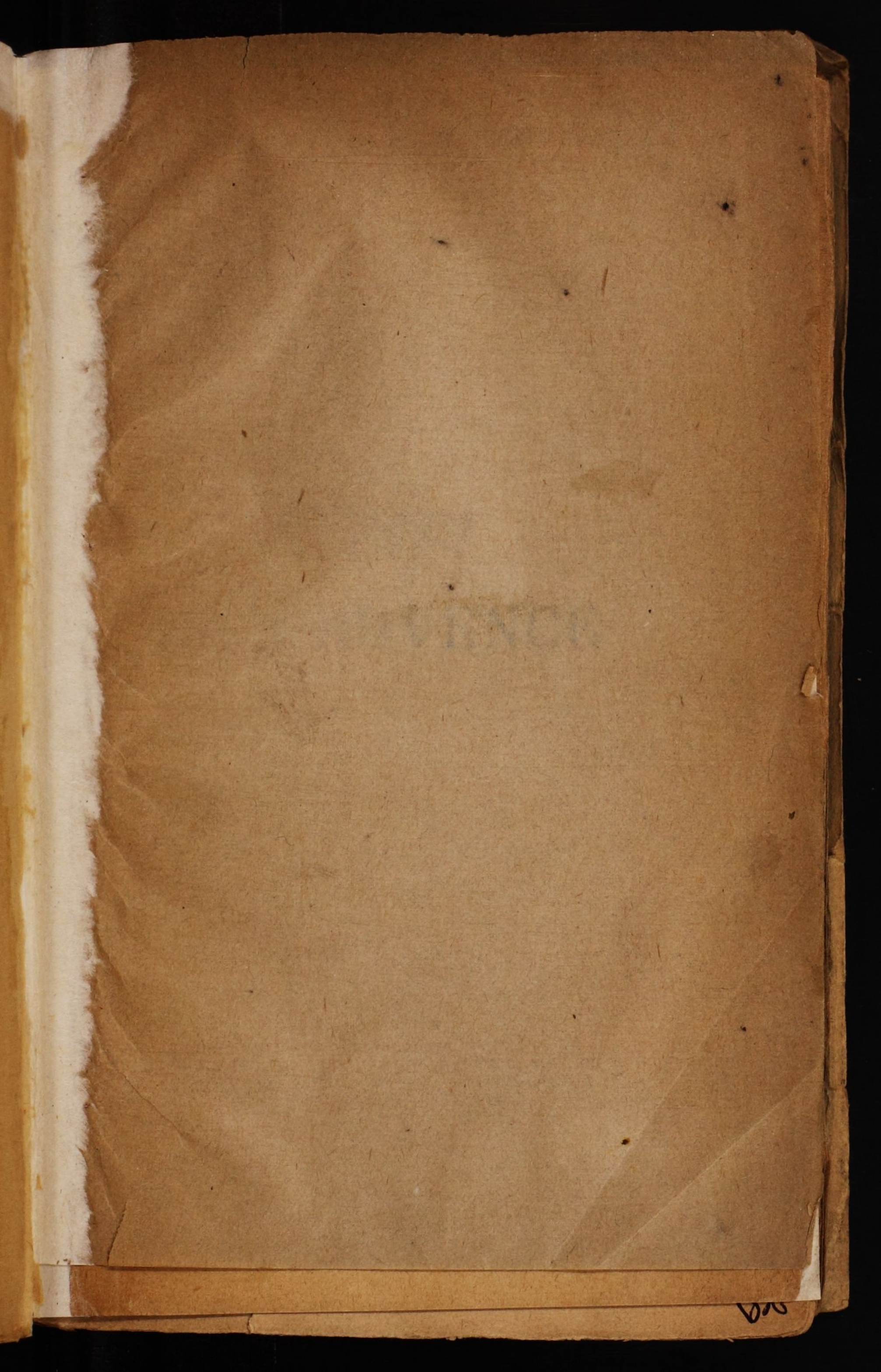
Ouvrage couronné par l'Académie française

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26





POÈMES
DE PROVENCE

Il a été tiré, de cet ouvrage,
dix exemplaires sur papier de Hollande, tous numérotés.

ŒUVRES DE JEAN AICARD

Collection in-18 jésus à **3** *fr.* **50** *le volume*

ROMANS

Le Pavé d'Amour . . . . 1 vol.
Roi de Camargue . . . . 1 vol.
L'Été à l'Ombre . . . . 1 vol
L'Ame d'un Enfant . . . . 1 vol.
Notre-Dame d'Amour . . . . 1 vol.
Diamant noir . . . . 1 vol.
Fleur d'Abîme . . . . 1 vol.
Melita . . . . 1 vol.
L'Ibis bleu . . . . 1 vol.
Tata . . . . 1 vol.
Benjamine . . . . 1 vol.
Maurin des Maures . . . . 1 vol.
L'illustre Maurin . . . . 1 vol.

POÉSIE

Les jeunes Croyances . . . . 1 vol.
Rébellions, Apaisements . . . . 1 vol.
Poèmes de Provence (cour. par l'Acad. fr.) . . . . 1 vol.
La Chanson de l'Enfant (cour. par l'Acad. fr.) . . . . . . 1 vol.
Miette et Noré (cour. par l'Acad. fr. Prix Vitet) . . . . . . 1 vol.
Lamartine (cour. par l'Ac. Prix du budg.) . . . . 1 vol.
Le Livre d'heures de l'Amour . . . . 1 vol.
Visite en Hollande . . . . 1 vol
Le Dieu dans l'Homme . . . . 1 vol.
Au Bord du Désert . . . . 1 vol.
Le Livre des Petits . . . . 1 vol.
Jésus . . . . 1 vol.

THÉATRE

Au clair de la Lune (un acte en vers) . . . . 1 vol.
Pygmalion (un acte en vers) . . . . 1 vol.
Smilis (4 actes en prose, à la Comédie-Française) . . . . . . 1 vol.
Le Père Lebonnard (4 actes en vers représentés à la Comédie-Française) . . . . 1 vol.
Don Juan . . . . 1 vol.
Othello, le More de Venise (5 actes en vers représentés à la Comédie-Française). Portrait de Mounet-Sully, par Benjamin Constant . . . . 1 vol. 4 fr.
La Légende du Cœur (5 actes en vers représentés au Théâtre Antique d'Orange et au Théâtre Sarah-Bernhardt) . . . . . 1 vol.
Le Manteau du Roi (5 actes en vers représentés à la Porte Saint-Martin) . . . . 1 vol.

JEAN AICARD

POÈMES
DE
PROVENCE
LES CIGALES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

NOTE DE L'ÉDITEUR

Le livre dont nous publions aujourd'hui une édition définitive, est de ceux qui ont, comme on dit, fortune faite.

Voici les titres des pièces dont cette édition s'est accrue :

Les Glaneuses de la Camargue. — La Fleur d'amandier. — L'Aïoli. — La Maye d'avril. — Bal dans la nuit. — Aix. — Le Centaure. — Le Bain. — Jean des figues. — La Première Pierre. — Les Genêts. — Fête-Dieu. — Juin. — Chanson de la moisson. — Saules et Pommiers. — A Jean Aicard, sonnet par SULLY-PRUDHOMME. — *Pierre Puget.*

Dès leur apparition, en 1873, les *Poèmes de Provence,* dont une série avait paru dans la *Revue des*

Deux-Mondes, obtinrent de la presse entière l'accueil le plus favorable. M. Francisque Sarcey, voulant les caractériser d'un mot, écrivait : « On y trouve un goût délicieux de la patrie » ; et le poète André Lefèvre : « Tout cela est dessiné et peint d'un trait ferme en pleine lumière; mais le joyau du livre, ce sont les vingt-neuf pièces consacrées à la Cigale.... Jamais, même du temps de Théocrite, les Cigales ne reçurent plus délicat hommage ». L'Académie française couronna les *Poèmes de Provence* en 1874, et le secrétaire perpétuel, M. Patin, disait dans son rapport, que les paysages du Midi étaient là rendus « avec un relief puissant ».

Le Midi ne fut pas le dernier à faire accueil aux *Poèmes de Provence*. M. Louis Brès, à Marseille, leur consacra une longue étude : « Chaque vers, dit-il, va fouillant doucement dans nos plus chers souvenirs d'enfance.... Aux amoureux fervents de la Provence, il manquait un livre qui fût comme le bréviaire de leur culte.... Que les *Poèmes de Provence* soient les bienvenus! »

Les lecteurs paraissent avoir ratifié ces divers jugements sur les *Poèmes de Provence*.

Les uns se sont plu à y voir l'exacte description de

paysages et de coutumes inconnus ; les autres y ont aimé ce « goût de la patrie » dont parle le critique ; et tous y rencontrent également, enveloppée dans le sentiment de la poésie universelle, une saveur de terroir qui en fait l'attrait particulier.

En réimprimant ce livre (1909) nous ne changeons rien à cette note qui fut écrite pour l'édition de 1878.

DÉDICACE

A LA FRANCE

France, telle qu'elle est, j'offre cette œuvre à toi
Comme un autre jadis l'eût dédiée au Roi,
Du temps où, sauf la cour, tout le monde était rustre,
Pour qu'il la protégeât et qu'elle fût illustre.
Et d'ailleurs faudrait-il qu'on dît : Il a chanté
La Provence, un recoin de pays enchanté,
Exaltant (ce n'est pas ce que l'heure demande)
La petite patrie aux dépens de la grande?

Je t'aime, ô mon pays tout entier, sol gaulois,
Dans tes cités, dans ton langage, dans tes lois,
Dans tes sombres forêts de chênes et d'érables,
Jusqu'en tes guis sacrés qui restent vénérables;
Souvent, en traversant la Seine, je suis pris
De l'orgueil joyeux d'être un passant dans Paris,
Mais j'ai pour la Provence au ciel bleu la tendresse
Qu'on a pour l'Italie et qu'on a pour la Grèce.

Vieille Gaule à l'esprit attique, au cœur romain,
Souviens-t'en : la Provence est l'antique chemin
Par où la race hellène et latine à ta race
Apporta ses trésors de lumière et de grâce,
L'exquise politesse, honneur de nos cités,
L'art, la douce éloquence et toutes les beautés.

O France! c'est donc toi que, dans ton âme même,
Toi que dans ton génie exalte mon poème,
Et comme en d'autres temps on l'eût offert au Roi,
Patrie, ô majesté, je le dédie à toi,
En sorte que ton nom dont j'invoque l'auspice
Désormais le décore, inscrit au frontispice.

PRÉLUDE

Lorsque j'étais enfant, j'ai fait plus d'une fois,
Comme tous mes égaux, l'école buissonnière.
Le maître m'attendait : j'étais dans la rivière,
Ou le long de l'étang, ou dans le petit bois.

Temps perdu? Non, gagné, car j'apprenais des choses
Que jamais ne me dit le professeur savant,
Quand j'écoutais, furtif, le murmure du vent
Et le frisson léger des bourdons sur les roses.

Du soupir des blés mûrs, de la chanson du nid,
Du bruit de l'eau perlant sur la branche mouillée,
De tous les sons confus qui troublent la feuillée,
J'apprenais l'art divin, le rythme et l'infini.

Aujourd'hui, l'écolier des oiseaux, des cigales
Et des roseaux penchés au bord des marais verts,
Imite leur langage et, selon l'art des vers,
Il décrit la campagne et les saisons égales.

Répétant de son mieux les secrètes leçons
Et le spectacle fort de la nature en sève,
L'humble rêveur, content d'être encor leur élève,
Vous ramène à l'école au milieu des buissons.

A cette heure où chacun parle de fin prochaine,
Où la plupart, plaintifs, meurent d'un long ennui,
Le poète, attristé des âmes d'aujourd'hui,
Raconte la vertu patiente du chêne.

En ce moment qui semble au monde le dernier,
Où l'on dit que déjà la conscience est morte,
Il ne va pas chantant le désespoir : il porte,
Comme gage de vie, un rameau d'olivier.

Car il comprend qu'un verbe habite les écorces,
Il devine dans tout l'exemple ou le conseil ;
Il sait qu'un grand espoir nous luit dans le soleil
Et qu'un amour sans fin fait la chaîne des forces.

Ah! rien qu'en traversant, quand Avril est vainqueur,
La prairie et les bois où tout vient de renaître,
L'homme, à qui nul n'a dit l'esprit caché de l'être,
Sent bien pourtant qu'un dieu lui passe dans le cœur!

... Or les prés et les bois, les printemps que je chante
Sont ceux du pays même où je fus écolier,
Mon doux recoin de terre aimable et familier
Où la mer vient baigner la colline penchante.

J'ai là, dans ma Provence, où les lauriers sont beaux,
Mon foyer, mon arpent du sol de la patrie,
Et je sens à ce nom ma pensée attendrie,
Car là j'ai des amis et là j'ai des tombeaux.

TOUT L'ÉTÉ

— « Je suis la petite Cigale
Qu'un rayon de soleil régale
Et qui meurt quand elle a chanté
Tout l'été.

« Tout l'été j'ai redit ma chanson coutumière ;
Mais la bise est venue : adieu l'azur vermeil !
Je fus l'âme des blés vibrant dans la lumière :
Je reverrai comme eux la gloire du soleil. »

— « Je suis le poète qui t'aime ;
Je veux qu'on dise, ô mon emblème :
Il fut Cigale : il a chanté
Tout l'été.

« Tout l'été d'une vie ardente et sans ténèbres,
Je veux chanter les fleurs, les blés, l'azur, l'amour,
Et quand viendront l'hiver et les souffles funèbres,
Mourir dans un espoir de gloire et de retour ! »

JOURNÉE D'HIVER

Il a plu cette nuit et l'on respire à l'aise.
Je marche sur le bord de la haute falaise
D'où je vois à mes pieds, sur ses flancs inclinés,
Le pin dont l'âme vibre en frissons alternés,
Le chêne et l'arbousier que balance la brise
Et très bleue, écumeuse, en bas, la mer qui brise
Avec un bruit joyeux de cailloux crépitants.
Sous le ciel radieux les flots sont éclatants
Et frais, car un vent souffle et leur fraîcheur sereine
Se dégage et me vient dans cette douce haleine.
Le cri des moineaux francs sonne clair dans l'air pur;
On ne voit plus flotter, éparse sous l'azur,
Pesante à respirer dans la chaude lumière,
La poussière des rocs et des fleurs, la poussière
Que tous les grands chemins livrent aux vents errants,
Et qui pâlit le vert de nos pins odorants.
L'air est plus bleu, lavé par une nuit d'averse;

Un nuage en flocons blanchissants se disperse.
A l'horizon, penchés, passent de grands vaisseaux,
Et l'on peut voir longtemps derrière eux sur les eaux,
Déroulée en ruban, la trace du sillage.
Les marins sur le pont regardent le rivage
Où tout est souriant et calme, où tout est vert,

Seuls, les ceps effeuillés m'ont rappelé l'hiver.

LA NOËL

BÉNÉDICTION DU FEU

L'hiver rapproche autour du foyer la famille.
Voici Noël. Voici la bûche qui pétille;
Le « carignié », vieux tronc énorme d'olivier
Conservé pour ce jour, flambe au fond du foyer.
Ce soir, le « gros souper » sera bon, quoique maigre.
On ne servira pas l'anchois rouge au vinaigre,
Non, mais on mangera ce soir avec gaîté
La morue au vin cuit et le nougat lacté,
Oranges, raisins secs, marrons et figues sèches.
Dans un coin les enfants se construisent des crèches,
Théâtres où l'on met des pierres pour décor
Et de la mousse prise aux vieux murs, puis encor
Des arbres faits d'un brin de sauge; et sur ces cimes,
Le long des fins sentiers côtoyant ces abîmes,
Des pâtres et des rois se hâtent vers le lieu

Où vagit, entre l'âne et le bœuf, l'Enfant-Dieu.
Lorsque naquit en lui la Parole nouvelle,
Le blé vert égayait la terre maternelle.
Or, dès la Sainte-Barbe, on fait (semé dans l'eau)
Lever pour la Noël un peu de blé nouveau :
Sur des plats blancs on voit, humble, verdir cette herbe,
Gage mystérieux de la future gerbe,
Qui dit : « Aimez. Croyez. Noël ! Voici Noël !
« Je suis le pain d'amour et l'espoir éternel. »

Si l'on fut séparé des siens toute l'année,
Chacun du champ lointain, de la ville éloignée,
Arrive, à la Noël, pour revoir les parents,
Les anciens, les petits qu'on retrouve plus grands ;
Pour boire le muscat dont l'odeur donne envie ;
Pour causer tous ensemble et se conter sa vie,
Pour montrer qu'on n'est pas des ingrats oublieux
Capables de laisser tout seuls mourir les vieux.

« A table ! » — L'on accourt. La sauce aux câpres fume ;
Le nougat luit... ; mais c'est une vieille coutume
Qu'avant de s'attabler on bénisse le feu.

La flamme rose et blanche où passe un reflet bleu

Sort de la bûche où dort le soleil de Provence.
Et le plus vieux, avec le plus petit, s'avance :
« O feu ! dit-il, le froid est dur ; sois réchauffant
« Pour le vieillard débile et pour le frêle enfant ;
« Ne laisse pas souffrir les pieds nus sur la terre ;
« Sois notre familier, ô consolant mystère !
« Le froid est triste, mais non moins triste est la nuit ;
« Et quand tu brilles, l'ombre avec la peur s'enfuit ;
« Prodigue donc à tous ta lumière fidèle :
« Qu'elle glisse partout où l'on souffrit loin d'elle,
« Et ne deviens jamais l'incendie, ô clarté !
« Ne change pas en mal ta force et ta bonté ;
« Ne dévore jamais les toits couverts de paille,
« Ni les vaisseaux errants sur la mer qui tressaille,
« Rien de ce qu'a fait l'homme, et qu'il eût fait en vain,
« O feu brillant ! sans toi, notre allié divin. »

Le vieillard penche un verre, et le vin cuit arrose
La longue flamme bleue au reflet blanc et rose ;
Le carignié mouillé crépite, et tout joyeux,
Constellant l'âtre noir, fait clignoter les yeux.
On s'attable. La flamme étincelante envoie
Aux cristaux, aux regards, ses éclairs et sa joie ;
Le vieux tronc d'olivier qui gela l'autre hiver
Se consume, rêvant au temps qu'il était vert,

Aux baisers du soleil et même à ceux du givre;
Tel, mourant dans la flamme, il se prend à revivre,
Et l'usage prescrit qu'on veille à son foyer,
Pour que, sans s'être éteint, il meure tout entier.

LETTRE A MA SOEUR

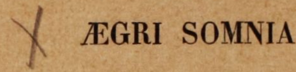
Que dis-tu? Que fais-tu là-bas, ma sœur chérie?
Écris-moi plus souvent encore, je t'en prie.
Je suis dans un torrent de bruit. Si tu savais!
Je veille, je dors mal; j'écris, je viens, je vais,
Dans l'immense Paris, sans trêve ni relâche,
Recommençant toujours l'interminable tâche
De croître, d'augmenter ma pensée, espérant
Que mon cœur agrandi peut faire mon nom grand!
Que veux-tu? J'en conviens, c'est comme une folie :
C'est pour cela, c'est pour ce rêve qu'on oublie
Durant des mois entiers la petite maison,
Les platanes, les bois de pins, et l'horizon
De la mer bleue avec les bateaux lourds de toiles,
Et le ciel du pays plus qu'ailleurs plein d'étoiles!
C'est pour cela qu'on part, qu'on se fait des adieux
Et qu'on se quitte avec des larmes dans les yeux,
Car on pleure, on se plaint, mais on part tout de même!

Oh! l'absence! oh! quitter tous les êtres qu'on aime!
Se dire : « J'étais là tantôt; me voici loin!
« Ma présence pourtant leur était un besoin;
« Que disent-ils sans moi? Que font-ils à cette heure? »
Hélas! il faut pourtant un jour que l'homme meure,
Qu'il s'en aille, robuste enfant ou frêle aïeul,
Et la mort est un mal parce qu'on s'en va seul.
N'avions-nous pas assez, ô mort, de ton silence!
Pourquoi cette autre mort passagère, l'absence?
Et puis, j'en ai quitté des amis jeunes, beaux,
Fiers d'être forts, foulant d'un pied sûr les tombeaux,
Qu'en de lointains pays à présent le ver ronge;
Ou revenus avec des figures de songe,
Ils ont frappé chez moi; j'ai dit : « Entrez! » Alors
Ces hommes, ressemblant à d'autres qui sont morts,
M'ont dit : « Te souviens-tu comme nous nous aimâmes? »
J'ai répondu : « Qui donc vous a changé vos âmes?
— C'est l'absence! » a dit l'un d'entre eux. J'ai répondu :
« Mais alors, tu n'es pas celui que j'ai perdu! »

Les absents sont des morts probables que l'on pleure!
C'est égal, votre part à vous est la meilleure,
Vous qui restez, car l'être aimé seul s'est enfui :
Il n'a pas emporté le pays avec lui;
Vous n'avez vu partir que l'être aimé, vous dis-je,

Et vous n'avez pas vu ce douloureux prodige :
Les horizons connus, les rochers familiers,
Les vieux chênes, amis avec qui vous parliez,
Toits, mer, ciel, tout cela pris d'une vie étrange,
Tournoyer et vous fuir sous l'horizon qui change !
Je t'ai quittée, hélas ! et moi tout m'a quitté.
Le ciel bleu, le soleil, le pays t'est resté,
Et le foyer te parle, et l'arbre te console ;
Et si tu dis mon nom, mon chien, à ta parole,
Se redresse, agitant la queue, et se souvient.
Ainsi du frère absent tout là-bas t'entretient,
Et rien ici de toi ne parle à ma pensée...
Toi que, pour suivre un vain rêve j'ai délaissée,
Dis-moi, cet idéal fuyant, où donc est-il ?

Je n'ai fait, te quittant, que doubler mon exil.



ÆGRI SOMNIA

On a congé parfois dans ce Paris étrange,
Et l'on peut oublier le bruit, brouillard et fange,
L'incessant tourbillon, le travail, les efforts...
C'est quand on est malade et chez soi seul ; alors
Il faut, bon gré, mal gré, songer à se refaire
Un sang jeune. On relit le livre qu'on préfère.
On flâne ; puisqu'on est malade, c'est permis.
On reçoit par moments des visites d'amis,
Gens qui se portant bien ressortent au plus vite
Avec ces mots banals : « Très pressé, je vous quitte ! »
Et l'on se fait l'effet, tout malade pourtant,
Tant ils semblent fiévreux, d'être soi bien portant ;
Satisfait, à les voir replonger dans la foule,
D'être hors du torrent furieux qui les roule !...
Pour moi, quand je fais halte ainsi, trop fatigué,
Je songe à la Provence, heureux sinon bien gai ;
Je revois tout : la mer, les pins sur la falaise ;
J'y suis, quoique cloué près du feu, sur ma chaise.

Et tout, dans mon esprit, sans effort, sans travail,
Bois, mer, ciel, tout revient nettement, en détail ;
Sous des arbres amis, je fais de longues pauses...
C'est la fièvre qui fait si bien revoir les choses.
J'hésite quelque temps sur le choix d'un chemin ;
Je porte un gros bouquet sauvage dans ma main,
Et j'en pourrais décrire et nommer chaque plante.
C'est un même tableau quelquefois qui me hante.
Tel aujourd'hui j'ai vu mon chien obstinément :
Accroupi comme un sphinx, de son grand œil aimant
Il sondait, attentif, rêveur comme son maître,
La route par laquelle il m'a vu disparaître.

LA MORT DE L'AÏEUL

Mon père est mort, voici vingt ans, à Vaugirard.
Enfant, je n'ai pas vu partir le corbillard,
Mais je sais la tristesse affreuse que dégage
Ce char glacé portant les morts comme un bagage,
Au milieu des passants affairés, et du bruit
Des fiacres et des vieux hôtels qu'on reconstruit
Il gît dans un recoin du cimetière immense,
Sol où même le vent ne met point de semence.

Son père, mon aïeul, est mort, voici vingt jours.
Paris tua le fils : Paris fait les ans courts.
Il rencontra la mort en poursuivant la gloire
(O Paris, c'est toujours la même vieille histoire !)
Tandis qu'au loin, là-bas, près des flots miroitants,
Le vieillard l'espérait et comptait les instants.
Son fils mort, il se dit : « C'est bien, j'attendrai l'heure. »
Elle vint. Ne croyez pourtant pas que je pleure ;

Il est mort accablé par l'âge et disant : « Dieu,
« Achevez-moi ! Ma fille et toi, mon fils, adieu. »
Et puis il reprenait, gai : « Monsieur de Molière
« Aimait les médecins, mon fils, à ma manière ;
« Ils ne guérissent pas la vieillesse ; la mort,
« Seule, sait tout guérir. » Le vieillard était fort ;
Lent à s'éteindre, il fit dans le calme un long somme ;
La mort en fut le rêve et prit enfin cet homme.
Le soleil souriait dehors, clair et content.

Puis, j'ai vu sur le seuil du jardin éclatant
Une bière s'ouvrir, étroite et blanche couche.
On descendit l'aïeul calme, entr'ouvrant la bouche,
Vénérable, endormi dans le dernier sommeil,
Et ses chers cheveux blancs se jouant au soleil.

Six rudes paysans, ôtant les blouses bleues,
Pour porter le cercueil pesant durant deux lieues,
Le prirent sur l'épaule, et d'un pas assuré
Marchèrent devant moi sous le fardeau sacré.
Des profonds oliviers tout surchargés d'olives
Autour de nous fuyaient les pinsons et les grives ;
Pas de fleurs, mais partout la verdure ; et la mer
Au loin, réfléchissant la pureté de l'air.
On suivait en portant des branches de verveine...

J'ai moi-même versé sur lui la pelle pleine
De terre molle où luit le germe à découvert.
Il dort dans un recoin du cimetière vert,
Et le vent marin chante en traversant les arbres,
Provence, et ton soleil d'hiver chauffe les marbres.

La Garde, 16 octobre 1872.

UN CIMETIÈRE

Au versant d'un coteau, par-dessus des murs bas,
Tout le champ apparaît, et l'on ne croirait pas,
Tant nos cyprès (dont bien des bastides sont closes)
Sont charmants, tant la joie éclate dans les choses,
Que ce soit là le sol où les morts sont couchés.
Les cyprès par instants, d'un souffle errant penchés,
Font gaîment remuer les ombres de leurs branches
Sur des pierres qu'un ciel d'azur conserve blanches,
Et les coquelicots foisonnent dans le foin.
Le bois harmonieux du coteau monte au loin,
Et sur la cime on voit les branches remuées
D'un grand chêne accrochant la toison des nuées.
Le cimetière rit, vivace, et, tout autour,
Au pied du bois, d'où sort un effluve d'amour,
Senteurs de romarins, de thyms et d'asphodèles,
Étincelle au soleil un beau champ d'immortelles.

LES CYPRÈS

Vous m'êtes chers, cyprès du Nord, cyprès funèbres,
Malgré votre feuillage habité des ténèbres,
Car vous me rappelez d'autres cyprès joyeux,
Mes cyprès odorants dont la forme est la même,
Vos frères du Midi, tout l'horizon que j'aime,
Où vous seriez plus verts dans le bleu pur des cieux.

A vous voir je revois nettement comme en songe
Un grand chemin poudreux qui devant moi s'allonge,
Bordé de grenadiers qui réjouissent l'œil
Ou d'arbousiers touffus tout rougissants de baies,
Et je devine au loin des portails dans les haies
A deux cyprès debout aux deux côtés du seuil.

Et puis de toutes parts, ô campagne! ô nature!
Que de jardins, ayant des cyprès pour clôture,
Tout pleins de cris d'enfants par les jeux échauffés;

Et que de fois j'ai vu, dans les murs de feuillage,
Paraître tout à coup le curieux visage
De petits vagabonds rouges et décoiffés!

L'ombre de nos cyprès est épaisse et charmante;
Ils connaissent le bruit des baisers de l'amante,
Ils connaissent le rire et les chansons d'amour;
Le gai pinson, autour de son nid, y voltige;
La cigale se pose au fin bout de leur tige,
Par les doux soirs d'été, pour voir mourir le jour.

Ils cachent de vieux bancs où vont s'asseoir les couples.
Ils sont fermes et droits avec des cimes souples,
Et leur fierté fut chère à Virgile rêvant;
Théocrite avant lui les citait pour leur grâce,
Et tandis qu'il chantait : « Cueillons le jour! » Horace
Par leur faîte onduleux jugeait l'effort du vent.

Comme un Oriental j'aime ces sveltes arbres,
Oui, même ceux qu'on voit debout entre des marbres,
Toujours jeunes et verts comme sont les lauriers,
Et je crois que nos morts, pourtant libres d'envie,
Doivent encor rêver des plaisirs de la vie,
Sous l'ombrage riant des cyprès familiers.

ARLES

Arles, tes Aliscamps sont pleins d'éclats de rire ;
C'est là que les amants aujourd'hui vont se dire
L'éternité de leurs amours :
Les sarcophages creux, aux deux bords de la route,
Sont leurs bancs familiers, et la Mort les écoute
Quand ils disent ce mot : Toujours !

Oh ! qui d'eux ou de vous, tombeaux de pierre creuse,
Qui dit vrai ? Les amants ont la jeunesse heureuse,
Vous le néant du souvenir ;
Mais chaque Avril vieillit les amants ; vous, les tombes,
Pleines de mousse humide où boivent les colombes,
Chaque Avril vous fait rajeunir.

O temples écroulés, la joyeuse lumière
Sur vos portiques noirs joue à travers le lierre,
Et vous fait paraître vivants.

Ruines, devant vous le passant cherche et songe ;
Est-ce la vie ou bien la mort, l'herbe qui ronge
Vos murs qui tremblent à tous vents ?

Sous les arceaux du cloître une servante alerte
Vient pour emplir sa cruche au puits ; la cour déserte
S'étonne du bruit de son pas...
— Toi, vieux puits, que sais-tu de la vie éternelle ?
— « La corde lentement a détruit ma margelle,
Mais ma source ne tarit pas. »

Toi, cirque immense, où sont tes héros, tes athlètes
Qui voyaient autour d'eux tant de milliers de têtes,
Tant d'yeux attentifs, tant de mains ? —
Deux colonnes, voilà ce qui subsiste encore
Du théâtre où l'acteur sous le masque sonore
Rythmait les larges vers romains...

Quoi ! tout serait-il mort ? Rien n'est resté d'un monde ?
Taisons-nous, écoutons : cette terre féconde
Devient si dure en s'échauffant,
Qu'émue au moindre choc elle sonne, elle vibre,
Et qu'on entend frémir son âme antique et libre
Même sous les pas d'un enfant.

Ne nommons pas la mort dans cette cité d'Arles
Où tu grondes, ô Rhône ! ô Mistral, où tu parles !
Où, sous l'azur toujours serein,
Le taureau camarguais, dompté, mugit de honte,
Où quand on met le pied sur la terre, il en monte
Comme un son de lyre d'airain !

LE RHÔNE

Le Rhône est si profond, si rapide et si large,
Que dans la grande Europe il n'a pas son pareil.
Emportant des bateaux sans nombre avec leur charge,
Il va roulant de l'or et roulant du soleil.

Fleuve superbe! il court, et se jouant des lieues
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur,
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et né dans la blancheur il finit dans l'azur.

Un lac veut l'arrêter au sortir de la source;
Il le divise, il passe, et le frère du Rhin
Trouvant alors des rocs en travers de sa course
Sous l'obstacle étonné creuse un lit souterrain...

Reparais, reparais, tu n'auras plus d'obstacle :
Le grand peuple de France attend tes vastes eaux,
O fleuve ! donne-lui le merveilleux spectacle
Des prés féconds et verts, sillonnés de ruisseaux.

La Suisse généreuse à la France te donne.
Ta voix endort leurs fils au berceau, vieux géant.
Le sang ne te plaît pas, à toi ! Ta force est bonne,
O fleuve, et comme un dieu tu passes en créant.

Tu fais germer des bourgs, croître des capitales :
Voici Lyon, Valence et la brune Avignon,
Dont les filles gaîment, sur tes rives natales,
Peuvent mêler le pampre aux nœuds de leur chignon.

Car, pour mieux nous porter la joie et l'espérance,
Tu fais verdir les ceps sur les coteaux penchants,
Tu donnes de ta force à nos bons vins de France,
Et tu fais naître ainsi des amours et des chants.

Et tu passes, heurtant l'arche du pont qui bouge,
Et l'on a peur de toi, tant, furieux et prompt,
Aveuglément, comme un taureau qui voit du rouge,
Sur les digues des quais tu vas donnant du front.

Mais, ô le plus puissant des fleuves de l'Europe!
Pourquoi donc laisses-tu défaillir ta vigueur,
Lorsque près d'Avignon le mistral qui galope
Te jette en s'enfuyant le défi d'un vainqueur?

Sans pouvoir t'indigner le mistral te devance...
Ah! tu voudrais marcher toujours plus lentement!
Et même, pour mieux voir le ciel de la Provence,
Tu voudrais un seul jour n'être qu'un lac dormant.

Car voici par essaims les belles filles d'Arles,
Leurs cheveux couronnés du large velours noir,
Le cœur pris au langage amoureux que tu parles,
Qui sur tes bords charmants viennent rêver le soir;

Tu reflètes le ciel et leurs yeux, leur visage,
Et leur sein rebondi comme un doux raisin mûr;
Et le mirage vert du riant paysage
Frissonne renversé dans tes reflets d'azur.

Mais tu n'es pas un lac, tu t'appelles le Rhône!
Prouve donc, si tu peux, tes puissances d'amours;
Assez d'alluvions roulent dans ton eau jaune
Pour te faire un obstacle et prolonger ton cours:

Arrange-toi ! — C'est fait ! le Rhône a fait une île,
Il la prend à deux bras, la pousse au gouffre amer :
C'est la Camargue ; elle est immense, elle est fertile,
Et toujours grandissante elle éloigne la mer.

C'est bien, fleuve ! L'effort est digne de ta gloire.
Le but fût-il manqué, l'effort resterait beau ;
Mais l'heure est retardée où la mer doit te boire :
Qui d'entre nous fera reculer son tombeau?

Et maintenant là-bas jusqu'aux grèves marines,
Les chevaux, en Camargue, ardents, libres de mors,
Sauvages, secouant à grand bruit leurs narines,
Hésitent, effrayés, à boire sur tes bords ;

Et t'écoutant de loin, du fond des marais mornes.
Les noirs taureaux, tes fils, des feux sanglants dans l'œil,
Droits parmi les joncs verts moins aigus que leurs cornes,
Reconnaissant leur père, en mugissent d'orgueil.

LES

GLANEUSES DE LA CAMARGUE

Voyez dans l'île — au loin — ces blés jaunes, mouvants
Comme un lac d'or fondu sous la chaleur des vents;
Chaque onde en est d'une autre avec lenteur suivie
Et la lourde moisson chante un hymne à la vie.
Ce spectacle est divin! mais crois-moi cependant,
Suis la pente du Rhône, ô voyageur prudent;
Descends vers la mer bleue aux brises salutaires
Et fuis l'air vénéneux exhalé par ces terres,
Car c'est là la Camargue, où dans cette saison
Du sol corrompu monte un plus subtil poison
Qui desséché se mêle au sang, bleuit la lèvre,
Et fait qu'un jeune corps est miné par la fièvre.

Sur ces rives, où tout semble sourire aux yeux,
L'horizon par delà les blés verdit joyeux;
Des tamaris épars et des genêts sauvages
Y sont debout parmi les ajoncs des rivages;



Ce paysage est beau, mais jusqu'à l'horizon
L'œil ne découvre pas une seule maison ;
A peine une humble hutte où le laboureur couche
Lorsqu'en hiver il vient dans la lande farouche ;
C'est qu'entre les sillons couverts de tant d'épis,
Mais sans oiseaux, hantés des lézards assoupis,
Sous les vents lourds du sud, effluves de fournaise,
Au milieu des pavots, comme une herbe mauvaise,
Une force maligne et triste — germe et sort,
Une invisible fleur endormante : la mort.

Oh ! mes bruns moissonneurs, ces blés-là sont superbes ;
Venez donc les couper, vener lier les gerbes,
Accourez ; c'est le temps de faire les moissons !
— Ils viennent un matin, mais sans cris ni chansons ;
En toute hâte ils font cette moisson funeste,
Tous muets, actifs même à l'heure de la sieste,
Un peu pâles, sans joie et sans cris amoureux,
Car ils sentent venir la fièvre derrière eux,
Qui leur dit : « Hâtez-vous, c'est ici mon royaume ! »
Et quand ils sont partis, chassés par ce fantôme,
Ils laissent un désert de chaume où par endroits,
Il reste des épis tombés ou même droits.

C'est alors que la faim, sœur de la fièvre pâle,

Avec son geste maigre, avec sa voix qui râle,
Assemblant un troupeau de femmes en haillons :
« Glaneuses, repassez dans ces riches sillons,
Dit-elle, que d'épis ! voyez quelle richesse !
Ramassez ce trésor perdu que Dieu vous laisse ! »

Tel un sinistre vol d'oiseaux, du haut de l'air,
Las d'avoir traversé la tempête et la mer,
S'abat et dans un champ marche, traînant les ailes ;
Telles, pâles déjà de faim, ayant sur elles
Des haillons qui font voir leur maigre nudité,
Les glaneuses ici s'abattent chaque été.
Le soleil, à travers le chaume, — de la terre
Qui se dessèche, tire un miasme délétère,
Et le jour est sans voix. Peut-être seulement
Pourrait-on distinguer un fin bruissement.
Est-ce le Rhône au loin? la mer rongeant la grève?
La ronde tour à tour qui s'abaisse et s'élève
Des moucherons virant dans l'espace vermeil?
Ou les vibrations des rayons du soleil,
Traits de feu frémissants qu'un art terrible lance?
— C'est tout cela, que laisse entendre le silence.
Et les pauvresses vont, pas à pas, front courbé,
Cassant l'épi debout, glanant l'épi tombé.
Leur sang même leur fait encor tinter l'ouïe,

Et la paupière tremble et s'abaisse éblouie
Sur l'œil douloureux plein du feu torrentiel
Que reflète la terre et que verse le ciel.
O lumière du jour, bonté de la nature,
Tu trahis donc aussi parfois la créature!...
Les glaneuses pourtant, d'un regard plus troublé,
Cherchent encor, toujours, ce qui reste du blé.
Là, point de hâte; il faut, d'une marche attentive,
Distinguer une glane, hélas! souvent chétive,
Dans le chaume qui semble à leurs fiévreux regards
Fait de mille rayons plantés comme des dards.
Ainsi de tous côtés le jour aigu les blesse;
Leurs genoux par moments fléchissent de faiblesse,
Le sol sous elles tourne, et pendant qu'elles vont,
Les pieds ensanglantés et la sueur au front,
La fièvre, profitant de leur lenteur, pénètre,
Mêlée à la lumière intense, tout leur être.
Or, chacune, songeant à son prochain retour
Vers la cabane où pleure un enfant tout le jour,
A chaque épi nouveau que sa voisine envie,
Chacune en se courbant croit ramasser la vie...
Hélas! elle se penche aussi du même effort
Vers l'invisible fleur d'où s'exhale la mort.

On a vu quelquefois une glaneuse, blême,
Tremblante, s'affaisser soudain sur elle-même;

Dans un vol de ramiers guettés du chasseur, tel
Tout à coup l'un d'eux tombe, atteint du plomb mortel.
Quand un brouillard malsain couvre cette campagne
Vers le soir, on a vu, sans pleurer leur compagne,
Des glaneuses chercher dans l'humide terrain
Une place propice où, sous un tamarin,
Pût reposer le corps de la morte, si frêle!
... Un bouvier creuse un trou juste assez grand pour elle,
Et, le trou recouvert, chacune y jette après,
Quelques fleurs, pâles fleurs fiévreuses des marais!
Ensuite, reprenant toutes, jeunes et vieilles,
Leurs tabliers gonflés d'épis ou leurs corbeilles,
Les glaneuses, les yeux dilatés par la nuit,
Repartent, croyant voir la morte qui les suit.

LA FERRADE

Les taureaux de Camargue, errant à l'aventure,
Ardents comme autour d'eux la farouche nature,
Heurtant leur corne aiguë au tronc des tamarins,
Boivent à pleins naseaux, avec les sels marins,
La force et l'âpre orgueil des libertés sauvages,
Et parfois, dans les joncs désolés des rivages,
On les voit, effarant les oiseaux d'alentour,
Beugler vers l'infini leurs colères d'amour.

Donc ils sont fiers, ils sont libres, et l'île est grande.
Un jour il faut aller les prendre dans leur lande
Et qu'ils sentent, vaincus, soumis au fer brûlant,
La marque de leur maître imprimée à leur flanc.

Des bouviers à cheval les lacent par les cornes,
Puis les traînent, la honte emplissant leurs yeux mornes,
Dans un cirque mal clos par des chars et des pieux.

Le taureau lent promène autour de lui ses yeux.
Dans un brasier le fer se chauffe à blanc. La foule
(Car l'homme est curieux même du sang qui coule)
Vient se presser autour du cirque trop étroit;
Parfois cent spectateurs se hissent sur un toit.
La Ferrade! On y vient d'Arles; c'est une fête.

Les cornes en avant, baissant sa lourde tête,
Le taureau fait entendre un mugissement sourd,
Quand un jeune homme leste, au cou nerveux, accourt
Et saisit à pleins poings ses cornes redoutables.
A l'entour, sur les toits, sur les chars, sur les tables,
On frémit. Le lutteur, se sentant regardé,
Veut vaincre seul; il veut, de sueur inondé,
L'œil luisant à travers sa chevelure noire,
Rouge, cambrant les reins et tordant la mâchoire,
Arc-bouté sur ses pieds, d'un brusque mouvement
Étendre tout du long l'animal écumant.
Le noir taureau secoue en vain l'homme qu'il traîne;
Il recule; on entend son pied creuser l'arène;

Sa queue ondule ; il souffle et gronde à chaque pas ;
Mais le dompteur le suit et ne le lâche pas,
Et les femmes, d'un œil fixe, les lèvres pâles,
Regardent en tremblant les deux superbes mâles.

L'homme, un pied en avant, sent contre son genou
Par instants s'appuyer le mufle chaud et mou.
« Hourrah, l'ami ! tiens bon, mon homme ! » On l'encourage
Tandis que, maîtrisant l'animal fou de rage,
Sur les cornes, leviers vivants, l'homme hardi
Pèse ; et l'ardent taureau qui résiste a roidi
Son cou large où le sang afflue avec la force.
La chemise en sueur moule les nœuds du torse.
Les deux efforts se font équilibre un moment :
Les champions égaux sont là, sans mouvement...
Oh ! comme alors le cœur vous bat, blondes et brunes !
On peut voir, au visage ému de quelques-unes,
Quels doux prix obtiendra le jeune et beau vainqueur !...
Soudain l'homme adroit cède, et d'un effort trompeur
Dans le sens même où tend la résistance aveugle,
Il abat le taureau qui s'allonge, et qui beugle
Couché sous le genou de son fier ennemi.

C'en est fait ! — Le vaincu gisant ferme à demi

Ses yeux pleins de regret de la lande marine,
Puis, frémissant, soufflant du feu de sa narine,
S'abandonne en silence aux morsures du fer,
Deux fois déshonoré, dans sa force et sa chair.

AVIGNON

Vignes du Languedoc, oliviers des Alpines,
Toi qui dresses si haut ton front neigeux, Ventoux,
Alpes du Dauphiné, forêts, monts et collines,
Dans la plaine à vos pieds que regardez-vous, tous?

Les pics et les coteaux, les vignes et les chênes,
Étageant leurs gradins en cercle à l'horizon,
Regardent au milieu des mûriers, dans les plaines,
Près du Rhône qui luit, la hautaine Avignon.

Avignon a des murs du temps des épopées,
Dentelés de créneaux par où les vieillards blancs,
Tout en pleurs, regardaient les rudes coups d'épées,
En dressant vers le ciel muet leurs bras tremblants.

Le moyen âge grave et sombre vit encore
Dans son enceinte ovale où se dressent des tours,
Des jaquemarts debout dans le clocher sonore,
Flèches, cloîtres, palais, porches aux noirs contours.

Aux faîtes les plus hauts et dans chaque lézarde,
Des fleurs mêlent leur grâce aux reliefs du granit,
Et même le figuier sauvage s'y hasarde
Et dans son pied noueux l'hirondelle a son nid.

Ici, c'est le palais tortueux et sévère
Des papes qui trônaient plus puissants que les rois;
Là, l'église des Doms, et, devant, le Calvaire
Où se dresse un grand Christ en pierre sur sa croix.

Le crucifié triste est debout à mi-côte
Du Rocher, mamelon riant, de pins planté :
Une place au sommet; sur cette place haute
Un Jean Althen de bronze, orgueil de la cité;

Car c'est sous cet azur de clémence, que pousse
La garance, couleur de la vie et du sang....
Oh! le divin pays où la langue est si douce
Sur les bords enchantés du Rhône si puissant!

Avignon resplendit dans un passé de gloire;
Pétrarque à son nom seul m'apparaît et sourit;
Et son présent est beau de garder la mémoire
Du parler des anciens dont un mot m'attendrit.

O félibres, salut! salut, ô Roumanille;
Chanteur de la grenade entr'ouverte, Aubanel;
On sait que votre accent donne à la jeune fille,
Étant fait pour l'amour, un sourire éternel.

Et toi, Mistral, au nom prédestiné; félibres,
Vos voix ont dominé, si douces cependant,
Le Rhône et son mistral qui, sauvages et libres,
Sur les ponts d'Avignon se brisent en grondant!...

Coteaux du Languedoc, Alpines, monts et chênes,
Qu'écoutez-vous, penchés en cercle à l'horizon?
Les monts et les forêts écoutent dans les plaines,
Près du Rhône qui luit, la chanteuse Avignon.

LE MISTRAL

Ce vent, qui jette aux flots les galets de la grève,
Pour sortir de son outre avec de longs cris sourds,
Brusquement, sans attendre aucun ordre, la crève!

Lors il souffle par trois, par six et par neuf jours,
Car Trois étant sacré pour les dieux et les mondes,
Sur ce nombre divin il a réglé son cours.

Le voici! le voici, ce laboureur des ondes!
Il fond sur Avignon où le Rhône brutal
S'oublie et rêve autour de ses îles fécondes.

Or, le Rhône, surpris par le fouet du Mistral
Qui tourmente ses flancs et qui tord sa crinière,
Écume et tout à coup part comme un bon cheval,

Ou bien comme un taureau quand siffle la lanière
Que lui lance en criant le bouvier camarguais...
Puis tous deux au galop s'en vont sous la lumière.

Hourrah ! car il est fort, le vieux Rhône français ;
Jusqu'à la mer d'un grand élan depuis sa source
Il va toujours chantant sans se plaindre jamais !

Hourrah ! car le Mistral le fatigue à la course,
Le Mistral qui, rompant les chênes dans nos bois,
Fait aux mains de la Nuit vaciller la grande Ourse.

Le fier Mistral peut seul te réduire aux abois,
Père de nos cités gauloises, fleuve libre,
Mais sois sans honte, ô fleuve, il est aussi gaulois !

O fleuve, nous t'avons comme Rome eut le Tibre,
Mais le Mistral au monde est un roi sans pareil.
Pour qui la vaste mer comme une lyre vibre !

Il vient, et ses clameurs font nos nuits sans sommeil
Mais il est le vent sain qui chasse les nuées
Et mêle à l'ouragan les gaîtés du soleil.

Les vagues à sa voix, follement remuées,
Ont sous le ciel serein des tempêtes d'azur,
Et la Fièvre aux yeux creux a peur de ses huées.

Quand la peste s'enfuit au gré de ce vent pur,
Quand les miasmes s'en vont dispersés par sa rage,
Qu'importe un homme pris sous la chute d'un mur!

Car terrible est sa force, et quand son cri sauvage
Retentit, on entend frissonner la maison;
Les ponts tremblent; la mer s'éloigne du rivage,

Et rebroussant chemin les vaisseaux ont raison,
Frémissants de la quille au bout du mât qui ploie,
Ballottés et penchants, de fuir sous l'horizon....

Les Romains, qui tenaient le monde pour leur proie
Et ne rencontraient pas sur terre de vainqueur,
D'Arles jusques à Rome ouvrirent une voie.

Mais lorsque le Mistral, formidable et moqueur,
Passait dans leur chemin de gloire et de conquête,
Une terreur sacrée envahissait leur cœur.

Les ouvriers romains disaient courbant la tête :
« C'est l'âme du pays qui gronde et, dans la nuit,
Renverse nos piliers d'un souffle de tempête! »

— « Circius est un dieu qui parle dans ce bruit,
Car un dieu seul résiste à César qui s'avance... »
Dit César. C'est alors qu'un temple fut construit

A Circius, au dieu maître de la Provence.

LA CUEILLETTE DES OLIVES

Novembre. Le vent d'Est pleure, et parmi les cieux
S'amassent les brouillards tristes et pluvieux.

Les oliviers sont noirs d'olives, et l'on coupe
Des roseaux sur les bords du marais ; puis, en troupe,
Effrayant les gros-becs à grand bruit envolés,
Les travailleurs s'en vont à la cueillette. Allez,
Grimpez, garçons ; chantez dans l'arbre et dans les bises.
On étale à vos pieds les vieilles toiles grises
Où tombe, sous les coups actifs de vos roseaux,
Le fruit noir qu'avant vous récoltaient les oiseaux.
« Acanez ! » frappez sec ; l'olive se détache,
Tombe, et sur les draps clairs ressort comme une tache,
Et deux, trois, dix, vingt, cent, il en pleut. Alentour,
Les filles que d'en haut l'on taquine d'amour
Cherchent les fruits tombés en dehors de la nappe.
Mais quoi donc ! les roseaux s'arrêtent ! Çà, qu'on frappe !

Ravivez le travail un moment ralenti....
Quelle récolte, enfants! les fleurs n'ont pas menti'

« Le roseau, disent-ils, est plus froid que du marbre. »
C'est pourquoi par instants le bruit cesse dans l'arbre;
Le travail s'interrompt: ils soufflent dans leurs doigts.
« Eh! disent ceux d'en bas, si vos roseaux sont froids,
Braves gens, croyez-vous que l'olive soit tiède?
Venez donc ramasser, descendez à notre aide,
Et vous allez sentir s'il fait chaud par ici!
La terre, où la rosée est de glace, a durci,
Et nous pique les mains de mille coups d'aiguilles. »
Mais les bons travailleurs laissent gémir les filles,
Car le travail repris les réchauffe, et le vent
Vient humide et malsain du côté du levant.
Puis lorsque, vers midi, la lumière enfin perce
Le plafond nuageux qui s'ouvre et se disperse,
Un instant le soleil fait croire aux travailleurs
Qu'ils en sont revenus aux longs jours des chaleurs;
Et plus d'un mois, propice aux joyeux bavardages,
La cueillette chanteuse anime les feuillages.

GELÉE BLANCHE

Février. Le blé monte aux tiédeurs hivernales.
En hiver nos midis sont des matins d'été;
Mais parfois méchamment, aux heures matinales,
Un souffle d'hiver glace Avril épouvanté.

Il sent alors que tout s'est trop hâté d'éclore,
Que tout s'est revêtu de trop claires couleurs,
Et, dans les champs déserts, en attendant l'aurore,
Avril frileux et blanc frissonne sous les fleurs.

LES TAMBOURINAIRES

Ils sont deux. Un enfant, tout ravi, les précède
Et marche à pas comptés, fier de porter sans aide
Un bâton que couronne un cercle horizontal
Où l'on a suspendu des objets de métal,
Montre et couvert, et puis des ceintures de soies,
Les prix des jeux, ces prix qu'on appelle « les Joies »,
Entre lesquels souvent reluit, fort engageant,
Un saucisson à l'ail dans son papier d'argent.
L'enfant marche et respire à l'ombre du trophée,
Car nul souffle n'émeut l'atmosphère étouffée.

Un homme enfin les suit, souriant et portant
Une corbeille en paille à fond rose éclatant.
Dès qu'ils ont pénétré sous la large avenue,
Ils entament l'air gai d'une danse ingénue

Qui s'avance et qui fait sourire encor parfois
L'aïeul sur les carreaux tambourinant des doigts.

En bon ordre, le groupe est là, sur la terrasse;
Les deux musiciens s'agitent, non sans grâce;
Chacun d'eux frappe sec le vibrant parchemin
De la main droite et fait jouer, de l'autre main,
En soufflant de tout cœur, la musiquette vive
Du galoubet, qui n'est qu'une flûte naïve.
Long cylindre léger, le tambourin tremblant
Sous la baguette noire au bout d'ivoire blanc,
Suspendu par sa corde au bras qui tient la flûte,
A chaque coup frappé résonne une minute.
Il frémit tout entier en de profonds accords,
Suit la flûte en sourdine et marque les temps forts,
Et cela fait un bruit de ménage en querelle.
Deux voix parlent; tantôt c'est lui, tantôt c'est elle
Qui domine, disant: « Mais qui commande ici? »
Et chacun tour à tour, par un mot radouci,
Honteux d'être méchant, avec tendresse implore,
Et l'un s'est tu déjà que l'autre gronde encore....
Ainsi le tambourin vibre encore à la fin,
Quand la flûte a jeté son cri suprême et fin.

Les enfants tout joyeux, les servantes alertes
Paraissent les premiers aux fenêtres ouvertes;

La dame vient ensuite, et le maître du lieu;
Le porteur de corbeille alors, grave, au milieu
Du groupe pavoisé des pieds jusqu'à la tête,
Demande « quelques sols pour les frais de la fête »,
Et tend, d'un air ami, sa corbeille en avant,
Dont les rubans, drapeaux mignons, vibrent au vent.
Dès qu'une pièce tombe au fond de la corbeille,
Le tambourin content s'exalte, et s'émerveille
Du don trop généreux qu'on fait aux villageois,
Mais la petite flûte alors, haussant la voix,
Exprime qu'après tout l'offrande est peu de chose,
Qu'on n'emplira jamais le joli panier rose,
Et que le tambourin avec son « grandmerci »
L'étonne, et qu'on n'est pas obséquieux ainsi.
Le tambourin répond : Paix ! paix ! petite folle !
Et, voulant à tout prix lui couper la parole,
Il redouble d'entrain et force les accords,
Puis, las enfin, s'éloigne, et l'on entend alors
Décroître à travers champs la charmante dispute
Du tambourin qu'on sait l'amoureux de la flûte.

Les quêteurs de ce pas vont chez le paysan
Qui, les voyant venir, se dit : Allons-nous-en !
Et monte à la « fénière » odorante, et s'enferme.
Les demandeurs sont là, debout, devant la ferme.

La querelle éternelle et tendre va son train
De la flûte bavarde avec le tambourin,
Et les musiciens marquent le pas sur place.
À force de souffler, le sang monte à leur face,
Et tout suant, gonflant la joue, ils font si bien
Qu'ils excitent les cris éclatants du gros chien
Qui, toujours aboyant, la gueule toute large,
Fuit, s'approche, recule et revient à la charge.
L'enfant, qui n'est plus fier, tremble de tout son corps;
Les deux musiciens s'épuisent en efforts;
L'enfant crie en pleurant, et l'homme au panier rose,
Avec de gros jurons, heurte à la porte close,
Pendant qu'au « fénestron » tout obstrué de foin,
De ce vacarme affreux et gai — joyeux témoin,
Se tient coi, si content qu'il en rit en silence,
Le fermier, qui maudit les impôts et la danse;
Et sous du foin qui bouge on pourrait entrevoir,
Malin et tout brillant de plaisir, son œil noir.

LA FLEUR D'AMANDIER

A travers les pleurs de l'averse
Le soleil de Mars a souri;
La sève court, le bourgeon perce,
Et l'amandier rose a fleuri.

Il a fleuri, l'amandier rose!
Mais le ciel de Mars s'est voilé,
Et derrière la vitre close
J'ai pu voir l'amandier gelé.

A qui donc est-ce qu'il ressemble?
On dirait un être vivant....
Une fleur, la dernière, y tremble,
Pâle et rose, éplorée au vent;

Et quand soudain le vent l'emporte,
J'ai senti comme il est glacé
Et que la fleur saignante et morte
Vient de quitter mon cœur blessé.

THESTYLIS...

Un dimanche matin, mettant leur veste à bas,
Les garçons, montrant nus les muscles de leurs bras,
Jouent aux boules, ou bien, corps à corps, à la lutte.
L'un, entouré d'enfants, se façonne une flûte,
Et leur dit, abaissant et relevant les doigts,
Comment du roseau creux sort une douce voix;
Il sait y retrouver (et tous prêtent l'oreille)
Les airs nouveaux, naguère apportés de Marseille
Par un tambourinaire habile et renommé.
Un autre, du désir de leur plaire animé,
Dans un cercle bavard de jeunes paysannes,
Grimpe en chantant au tronc lisse et droit des platanes,
Tandis que dans la ferme, où l'on ne chôme pas,
L'ail odorant qu'on broie annonce le repas.

V · L'AIOLI

Nous ferons l'aïoli! c'est dit! Et chacun rêve
Du cabanon parmi les pins, près de la grève,
Où, — tandis que les uns pêchent quelque poisson,
La ligne en main, tirant trop souvent l'hameçon,
Tandis que moins ardents les autres font un somme, —
Le plus connu pour son adresse, le vieil homme
Habile à bien broyer dans le mortier profond
L'ail roux avec qui l'huile exquise se confond,
Travaille, sans témoin qui le trouble et l'arrête.
Son pilon régulier tourne, et penchant la tête,
D'une main vigilante il broie, et l'autre main
Verse l'huile qui coule et ressemble en chemin,
Goutte à goutte épandue, à de l'or qui s'égrène.

Voilà ce que nos gars, en piochant dans la plaine,
Rêvent pour les grands jours, car les jours de travail,
Ils mangent simplement leur pain dur frotté d'ail,

Et l'aïoli que l'huile adoucit, verte ou blonde,
Promet tout un festin où le légume abonde,
Où l'on peut voir parfois un bon plat de poissons,
Où s'il a plu, l'on a de beaux colimaçons
Que les enfants s'en vont chercher sous les feuillées,
Dans les fenouils luisants et les sauges mouillées.
C'est pourquoi quand la foudre au lointain fait prévoir
L'eau qui les fait sortir de terre, l'on peut voir
Les paysans, avec d'expressives grimaces,
Se dire : « Eh, eh ! voilà le tambour des limaces ! »

MARSEILLE

La ville c'est le port, où tout s'agite et crie,
Où la voile gaîment accourt se reployer ;
Le quai, seuil de la mer et seuil de la patrie,
Première marche, sûre et large, du foyer.

Venez là, sur le port : là, vous verrez Marseille ;
On respire l'odeur salubre du goudron ;
Les rudes portefaix, l'anneau d'or à l'oreille,
Vont et viennent déjà, gourmandés du patron.

La pipe aux dents, entre eux causent des capitaines ;
Par des canaux en planche, aux sabords des vaisseaux,
Pour nos greniers publics, comme l'eau des fontaines,
Ruisselle l'or des blés qu'on mesure à boisseaux.

La saine activité chante, gaie et féconde ;
Un refrain du pays traverse ce fracas.
Hommes, chars et chevaux circulent ; c'est un monde ;
Tout s'y croise, s'y mêle, et ne se confond pas.

Les perroquets bavards des boutiques prochaines
Imitent tous les cris qu'ils rendent plus stridents ;
Des voiles à sécher clapotent toutes pleines
D'ombre et d'humidité dans leurs grands plis pendants.

Bras croisés, les patrons regardent d'un œil calme
Le joyeux va-et-vient des bateaux aux maisons,
Les sacs, les noirs tonneaux suintant l'huile de palme,
Les trésors sains et saufs des lourdes cargaisons.

Les costumes divers se croisent dans la foule ;
La ruche humaine fait son murmure et son miel ;
Au fond des cabarets bourdonnants le vin coule.
Tout ce bruit des labeurs contents emplit le ciel.

Vers ce port, vers ce point de pays où nous sommes,
Flamme au vent, émergeant sur la rondeur des eaux,
De tous les horizons que connaissent les hommes
A toute heure converge un peuple de vaisseaux.

Vous en verriez plusieurs, du haut de la colline
Qui dresse devant nous, dans l'azur du matin,
Et qui montre aux bateaux que le mistral incline
Sa Notre-Dame d'or, espoir du port lointain.

Le cône large et bas de la colline nue,
Où s'enroule un sentier rocailleux, apparaît
Entre les mâts pressés, noirs et perçant la nue,
Tout pareils aux ifs morts d'une triste forêt.

Mais le soleil est gai, qui par-dessus flamboie;
Il plante au bout des mâts des fers de lance d'or.
Au cœur de la cité cependant, avec joie,
Le commerce en rumeur suppute son trésor.

Comptes, calculs sans fin de l'aurore aux étoiles.
Le soir vient. La cité revoit dans le sommeil
De lourds vaisseaux penchés gagnant à pleines voiles
Son port plein de travail, de bruit et de soleil.

LA SAINTE-BAUME

A dos d'âne, on gravit la montagne où serpente
Un chemin large, plein de rocs et dur de pente,
Entre des buissons verts, sous un soleil brûlant.
L'ânière en grand chapeau pousse l'âne indolent
Dont le pas routinier vous berce sans secousse;
Chacun parle, et médit de sa monture douce,
Mais les ânes rêveurs laissent sans s'émouvoir
Sur leur dos résigné les quolibets pleuvoir,
Trembler la jeune fille et rire le jeune homme....
O héros du travail! noble bête de somme!

Sur le bord du chemin surgit de loin en loin
Un pilier effondré dont on ne prend plus soin,
Où jadis se dressait, appelant la prière,
Un saint couvert de fleurs dans sa niche de pierre.
Et l'ânière qui parle à l'âne par instants
Vous conte « comment Dieu fait grâce aux repentants;

Comment tous les chemins ramènent dans sa voie ;
Que Magdeleine était une fille de joie
Fort belle, et que Jésus toucha du doigt son front,
Ce dont les faux docteurs lui voulaient faire affront ;
Ce front touché du doigt porte encore une marque ;
Puis, Jésus mort, les Juifs mirent dans une barque
La Magdeleine en pleurs abandonnée aux flots ;
Mais Dieu la dirigea mieux que des matelots ;
Elle vint en Provence, et vécut dans la Baume,
Solitaire, aspirant à l'éternel royaume,
Vivant d'herbe et d'eau pure, amoureuse de Dieu.
Et sur le saint Pilon, le plus haut point du lieu,
Des anges la portaient sur leurs bras dans l'espace,
Pour que plus près du ciel la sainte rendît grâce,
Et telle on la voyait des plus lointains vallons
Nue et s'enveloppant de ses beaux cheveux blonds....
Il est certain qu'on voit du haut de cette cime
La forêt à ses pieds, la mer, tout un abîme ».

L'ânière ayant parlé, frappe l'âne songeur ;
On atteint un plateau ; mais l'esprit voyageur
Devance les pieds lourds et déjà se recueille
Dans ce bois, loin encor, dont tremble chaque feuille.
La grotte, large et noire ouverture, apparaît
Dans le mont de granit, par-dessus la forêt
Qui monte jusqu'au seuil en pente de verdure.

O bois! ô vieil enfant de la vieille nature,
Comme tes ifs sont fiers! Comme ils bravent le vent,
Tes ifs noirs que la foudre a fracassés souvent!
Tes arbres, peupliers, chênes, aulnes, érables,
Micocouliers, sont tous des aïeux vénérables
Qui se dressent encor vaillants quoique meurtris;
Le rude vent du Nord qui les frappe à grands cris
Sait qu'on ne les tord pas comme les joncs des plages,
Quoique leurs cœurs rongés ne disent plus leurs âges...

O vieux magicien, ô Faust! n'est-ce pas là
Le lieu même où l'antique Hélène te parla?
Là, l'aile de l'amour sauvage nous effleure,
L'arbre auguste soupire et la caverne pleure;
Qui désires-tu donc, source, éternellement?
Mais la grande forêt est son propre tourment,
Et ne désire qu'être attentive à son rêve :
L'arbre aime l'eau, l'eau l'arbre; et la forêt en sève,
Dans l'ordre des saisons, recommence toujours
Un cercle indéfini de nouvelles amours.

Et c'est pourquoi le monde antique t'eût peuplée
De chèvre-pieds furtifs, vaste forêt troublée,
Et tes pâtres, le soir, soufflant dans les pipeaux,
Auraient vu se mêler aux boucs de leurs troupeaux

Le satyre épiant les jeunes nymphes nues;
Mais aujourd'hui, forêt que traversent des nues,
Dans tes caprifiguiers, tes genêts et tes houx,
Sous ton ombre où le chant des nids semble plus doux,
Parmi tes rocs vêtus de sombres hépatiques,
Nous croyons voir, rêveurs, attristés et mystiques,
Errer dans le mystère, ô grand bois embaumé,
La Magdeleine en pleurs pour avoir trop aimé!

LES PINS

Une forêt de pins s'étend dans la colline ;
Verticaux et serrés sur ce plan qui s'incline
Ils semblent une armée innombrable à l'assaut ;
Le regard qui les suit doit s'arrêter bientôt
Car des milliers de troncs lui font une barrière.
L'ombre grise a partout des lueurs de clairière,
Et la nuit des forêts n'existe pas ici :
C'est seulement l'éclat du jour très adouci.
Ne cherchez pas non plus la mousse souple et fraîche ;
Rien que des lichens gris que la chaleur dessèche,
Et qui craquent pilés en miettes sous vos pas.
Sous ce couvert, les fleurs ne se hasardent pas ;
Mais du tronc des pins coule en perles la résine
Qui d'un parfum ardent embaume la colline.
Or, ce qui fait surtout le charme de ces bois
C'est leur bruissement doux et long, c'est leur voix

Quand un souffle léger passe dans les ramures;
Oh! les grandes rumeurs! oh! les tendres murmures!
Non, nul arbre ne fait entendre un chant pareil;
Oh! luths éoliens pleins d'âme et de soleil,
Mes pins harmonieux, qu'il est doux à l'aurore
De marcher à pas lents sous votre ombre sonore!

LA RUCHE

Mon compagnon de jeux me disait quelquefois :
« Viens aux abeilles, viens ! » Et dans le petit bois
Nous allions, curieux et troublés, en silence.
Je vois encor le bois de pins qui se balance ;
J'entends les longs rameaux bercés dans l'air du ciel ;
Puis le susurrement de notre ruche à miel
Se distingue au milieu du frisson des ramures.
Nous n'approchons pas trop, redoutant les piqûres,
Mais nous examinons longtemps de nos grands yeux
L'essor du peuple ailé, toujours laborieux,
Les départs, les retours sans fin, tout le manège.
La dépouille d'un tronc rugueux de chêne liège,
En deux parts arrachée et reformée en tronc,
C'est là la ruche.... Mais tout à coup, d'un pied prompt,
J'ai bondi, me sentant piqué par une abeille,
Et nous fuyons tous deux, tandis qu'à notre oreille
Le petit bois, qui vibre au gré de l'air du ciel,
Fait le bruit effrayant de cent ruches à miel.

LA LEÇON DE LECTURE

« Monsieur Jean, vous lirez l'alphabet aujourd'hui. »
J'entends encor ce mot qui faisait mon ennui.
J'avais six ans, j'aimais les beaux livres d'images,
Mais suivre ces longs traits qui noircissent des pages,
Ce n'était point ma joie et je ne voulais pas.
Pourtant, quand je voyais un peu d'écrit au bas
Des villes, des bateaux, des ciels aux blanches nues,
J'étais impatient des lettres mal connues,
Qui m'auraient dit le nom des choses et des lieux.
Savoir est amusant, apprendre est ennuyeux :
J'aurais voulu savoir et ne jamais apprendre.
Et lorsqu'on me parlait d'alphabet, sans attendre
Qu'on eût trouvé le livre effrayant, j'étais loin !
Où? qui le sait? L'enclos a plus d'un petit coin
Où, parmi le fenouil, le romarin, la mauve,
Un enfant peut guetter l'insecte qui se sauve,
Et se sentir perdu comme en une forêt;

J'étais là, prêt à fuir dès que l'on m'y verrait.
Quand surgissait enfin l'aïeul avec son livre,
Je glissais par des trous où nul n'eût pu me suivre,
Et... cherche, bon grand-père, où l'enfant est niché!
Un jour on me trouva dans un figuier perché;
Un autre jour, prenant au bon moment la porte,
J'entrai dans les grands blés du champ voisin, en sorte
Que j'entendis ces mots derrière notre mur :
« Il n'a pas pu sortir! — En êtes-vous bien sûr?
— Certes! le portail sonne et la muraille coupe. »
Et grand-père ajoutait : « Je l'attends à la soupe! »

Comme l'oiseau privé fuit, mais retourne au grain,
Il fallait revenir, le soir, d'un ton chagrin
Dire à mon grand-papa : « Demain, je serai sage! »
Un jour : « Monsieur l'oiseau, je vais vous mettre en cage,
Dit le bon vieux sévère, et vous n'en sortirez
Qu'après avoir bien lu! — Mais, mon grand-père! — Entrez! »
J'étais pris par le bras comme un oiseau par l'aile;
Nos poules dans l'enclos piquaient l'herbe nouvelle :
Leur cabane était vide; on m'y fit entrer seul,
Et le livre s'ouvrit dans les mains de l'aïeul!
Plus d'une fois les gens qui venaient en visite
Me virent à travers la barrière maudite,
Et tous riaient, disant : « Ah! le petit vaurien! »
Ou : « Le joli pinson! et comme il chante bien! »

C'est qu'appuyant mon front aux losanges des grilles,
Il fallait tout nommer, lettres, accents, cédilles,
Sans faute, et la prison me fut bonne en effet,
Car pour vite en sortir que n'aurais-je pas fait!

LES CANISSES

Lorsque j'étais enfant surtout, j'aimais ce coin
Où sur six pieds rugueux on étale (non loin
De la bastide, afin d'y veiller sans fatigue)
La claie aux roseaux drus où doit sécher la figue.
Les pieux sont reliés de traverses entre eux
Qui supportent la claie où les fruits savoureux
Pleurent un miel sucré, transparent comme l'ambre.

Les vendangeurs, là-bas, chantent le doux septembre.

La figue sur la claie, où la chaleur du ciel
Lentement cristallise et fait perler son miel,
Durcit, et ce soleil ardent qui la pénètre
Doit la faire durer plusieurs hivers peut-être.
Entassée et mêlée aux brins du « baguier » vert,
Elle verra Noël où triomphe au dessert,
Parmi les raisins secs, la figue marseillaise.

Cependant, sous l'éclat du rayon qui les baise,
Les « canisses », penchant du côté du midi,
Attirent le frelon paresseux et hardi,
Et la mouche d'azur aux reflets d'émeraude,
Et l'abeille sacrée, insectes en maraude
Qui s'invitent aux fruits qu'offrent ces tables d'or.
Tout autour l'air léger vibre de leur essor
Et murmure, frappé par mille ailes de gaze.
Les uns se sont posés sur les fruits, en extase,
Et leurs quatre ailerons frémissent de plaisir ;
D'autres dansent en cercle, et l'on croirait ouïr
Un ballet de lutins, en plein jour fantastique,
Où comme un galoubet bruit le fin moustique,
Et comme un tambourin le gros bourdon vermeil,
Orchestre qui se tait lorsque meurt le soleil.

LA MOUSTOUIRE

« Holà, voisin ! ma vigne est mûre ; qu'on se prête :
Aidez-nous, et demain, notre vendange faite,
Nous irons vous aider de même à notre tour. »

C'est pourquoi le coteau, dès la pointe du jour,
Est plein d'éclats de rire et de chansons alertes ;
Cachés jusqu'à mi-corps parmi les vignes vertes,
En groupes espacés, on voit les paysans
Se courber pour cueillir la grappe aux grains luisants.
Les filles, qu'on lutine, ont la réplique franche ;
Leur court jupon rayé, gros de plis sur la hanche,
Montre la fermeté de leur jambe, et vos yeux
Sont brillants de plaisir, ô travailleurs joyeux....
La serpe va et vient. Parfois l'un d'eux se dresse,
Appelle, et dans sa main, prétexte à la paresse,
On admire un moment, lourde et pareille à l'or,
Une grappe où le pampre en festons tremble encor,
Fruit rare et mieux venu qui se garde ou qu'on mange.

Tout courbés sous le poids des mannes de vendange,
Les porteurs, leur coussin à l'épaule, là-bas,
Gagnent avec lenteur, car voici qu'ils sont las,
La cuve où des enfants dansent, les jambes nues,
Sur le flot de raisins épanché des cornues.

La serpe va et vient. L'année est bonne : on rit.
Le soleil fait le vin, qui fait content l'esprit :
Merci, soleil ! On chante, on s'appelle, on babille.

Cependant derrière elle une oublieuse fille
Laisse un beau grappillon que, sous le pampre vert,
Un galant aux aguets a bientôt découvert.
« La moustouire ! » dit-il, car la fille est jolie :
Il doit, ayant coupé la grappe qu'elle oublie,
L'en barbouiller d'abord pour l'embrasser après.
Déjà la fille court, mais il la suit de près,
La saisit par la robe et la belle s'arrête ;
Dans ses bras repliés elle a caché sa tête.
Il la prend par la taille ; elle veut de sa main
Ouvrir les doigts pressants du garçon, mais en vain.
Son beau corps prisonnier se tord, se glisse et ploie,
Et le jeune homme ardent qui palpite de joie
Attire près du sien le visage charmant,
Et, changeant en plaisir le juste châtiment,

Laissant à ses pieds choir la grappe redoutée,
N'inflige qu'à demi la peine méritée.
O vendange! ô baisers! sur son visage pur
S'il avait fait jaillir le jus du raisin mûr,
Vraiment la belle enfant ne serait pas plus rose!

La serpe va et vient. On chante, on rit, on cause....
« On ne m'y prendra plus, » dit la belle en rêvant.
Mais n'importe, elle t'aime, ô jeune homme, et souvent,
Troublée au souvenir des baisers de ta bouche,
Elle oublie à dessein des grappes à la souche.

LA FLOURETTE

La grappe belle et mûre et virginale encore,
Que baisent seulement la rosée et l'aurore,
Garde sur sa peau rose un voile frais et blanc
Aux vapeurs d'un miroir qu'on ternit ressemblant.
Pour délicatement qu'on le cueille ou le touche,
Dès qu'il est effleuré du doigt ou de la bouche,
Le fruit pâle, soudain redevenu vermeil,
Réfléchit tout l'éclat magique du soleil.
C'est ainsi que l'amour fait la splendeur de l'âme,
Et le premier baiser de la vierge une femme.

A VIRGILE

O précurseur naïf et doux de l'Évangile,
Poète aimant, vieux maître immortel, ô Virgile,
J'étais encore enfant quand sous le ciel du Nord
J'ai respiré la brume et les brouillards de mort;
L'école m'enfermait, triste comme une cage,
Et, dans mon jeune exil, fiévreux et sans courage,
Ouvrant tout grands mes yeux, étonné de souffrir,
D'un regret de soleil je me sentis mourir.
Pourtant dès qu'on eut mis entre mes mains ton livre,
Consolé pour un jour, je me pris à revivre,
Car j'avais reconnu le natal horizon,
Les figuiers décorant le seuil de la maison,
L'ail odorant broyé pour nos tables frugales,
Les pins au grand soleil résonnant de cigales,
Les raisins mûrs, les fruits dorés de l'oranger,
Le vif chevreau que suit du regard le berger
Couché dans l'antre frais d'où sa paresse veille,

Et le bourdonnement endormeur de l'abeille,
Et la flûte du pâtre apprenant à nos bois
A redire le nom qui tremble dans sa voix....
Tout le jour, jusqu'à l'heure où du haut des montagnes
L'ombre tombant plus longue envahit les campagnes,
Ce chant rustique fait du ramage des eaux,
De la plainte du vent traversant les roseaux,
D'un bruit de papillons voltigeant sur des roses,
Évoque les gaîtés et les larmes des choses.

Alors, je souriais, ô grand poète ami,
Comme un enfant, bercé par sa mère, endormi,
La joue humide encor d'un chagrin qui s'achève,
Sourit de la chanson qui fait naître un beau rêve!

LE MAL DU PAYS

« On sait mieux le français au pays de la neige :
Éloignons cet enfant de nous, se dirent-ils ;
Il faut que les garçons apprennent les exils. »
Et l'on m'envoya loin, à Màcon, au collège.

Oh ! comme je pleurais là-bas, pauvre petit !
Mes compagnons de classe en ont gardé mémoire,
Et ceux qui m'ont revu m'en ont redit l'histoire :
Plus de gaîtés d'enfant, de jeux ni d'appétit.

Et mes grands yeux encore agrandis par la fièvre
Poursuivaient fixement le songe du retour ;
Je mourais d'un regret de soleil et d'amour ;
Les lettres du pays ne quittaient plus ma lèvre.

Pourtant les bois sont beaux où l'on allait courir,
Mais est-ce la beauté que, si petit, l'on aime?
Et je me repliais, frissonnant, sur moi-même
Comme un oiseau blessé se blottit pour mourir.

Voulant m'ôter du cœur la Provence lointaine,
Des mères par pitié m'embrassaient quelquefois;
Leur baiser m'était doux, mais j'entendais leur voix :
Quel accent étranger m'eût guéri de ma peine?

O seuils hospitaliers, merci!... je me souviens!
Je vis alors Saint-Point (où la Muse en deuil pleure);
J'entendis, essuyant mes larmes pour une heure,
Lamartine indulgent me parler de ses chiens.

Mais ni le châtelain, dont je savais la gloire,
Ni les dames m'offrant les gâteaux et le miel,
Ni tant d'amis nouveaux n'effacèrent ton ciel,
Provence, de mon cœur tout plein de ta mémoire.

Le soleil n'avait pas de ces rayons joyeux
Qui semblent souhaiter à tous la bienvenue;
Je vis qu'assombrissant leur figure inconnue
Les choses m'accueillaient avec de mauvais yeux;

Oui, là, je me sentais indifférent aux choses
Car elles ont des yeux qui s'animent parfois;
Et c'est ce qui fait peur aux enfants dans les bois :
Ils devinent dans tout des paupières écloses.

Chez nous, je ne craignais ni le roc endormi,
Ni l'antre plein d'échos, ni la falaise amère;
La terre, m'accueillant comme une bonne mère,
Disait aux bois émus : C'est le petit ami!

La nature m'aimait là-bas, m'ayant vu naître,
Car les faibles sont siens des nids jusqu'aux berceaux.
Elle me supportait comme un de ses oiseaux;
Mais la nature ici ne pouvait me connaître.

Et même à la cité, toits aigus des maisons,
Pavé sombre et murs noirs, rien n'avait de tendresse.
Je tournais mes regards vers le midi sans cesse,
Mais la pluie à longs traits barrait les horizons.

Oh! pensais-je, palmiers, aloès, plantes grasses!
Quand vous verrai-je encor, doux hiver, âpre été,
Murs tout blancs de poussière ardente et de clarté,
Et vous, toits du pays faits comme des terrasses?

« Ah! rien ne m'aime ici, je suis comme perdu! »
Si ce cri m'échappait on me fermait la bouche;
Mais, les soirs, grelottant dans mon étroite couche,
Je me livrais sans fin au regret défendu.

Je voyais tour à tour les départs, l'arrivée,
Et toujours mon grand-père était devant mes yeux,
Assis près du portail, prolongeant les adieux,
Me saluant au loin de sa canne levée.

Il fallut m'emporter en Provence, un beau jour,
Ce rêve intérieur m'ayant consumé l'âme....
Le soleil ralluma ma vie avec sa flamme;
O souvenir sacré, ce moment du retour!

J'avançais et les pins, les collines natales,
Vite me racontaient tout mon petit passé :
« J'avais fait une chute au bord de ce fossé;
Là j'avais pris un nid, et plus loin des cigales. »

Au fils devenu grand, longtemps abandonné,
La mère conte ainsi son enfance première :
Un amour maternel était dans la lumière,
Quand je revis enfin la terre où je suis né.

L'ABSENCE

L'absence cruelle a son charme.
Comme en la goutte d'eau le ciel,
Un bonheur immatériel
Tient quelquefois dans une larme.

Quand j'étais près d'elle là-bas
(Rêve humain jamais ne s'achève),
Je poursuivais encore un rêve
Que je ne me pardonnais pas.

A présent mes vœux de tendresse
N'ont plus de soupirs sans objet ;
Un désir vague me rongeait :
Un regret défini m'oppresse.

L'absence, qui fait tant de mal,
Est souvent une heureuse peine :
Elle rend à l'amour certaine
L'attrait fuyant de l'idéal.

RETOUR PAR MER

On carguait lentement les lourdes voiles rondes
Qui poussaient le vaisseau sous les vents réguliers,
Et l'Occident brisait ses flèches moribondes
Sur leurs rondeurs s'offrant comme des boucliers.

Derrière nous l'effroi de l'infini, le large.
La houle nous faisait un doux et lent roulis;
Nos dix vergues en croix se plaignaient sous la charge
Des voiles que le vent égal tendait sans plis.

Salut, pins au versant des falaises natales,
O palmiers, aloès, myrtes, arbousiers verts,
Monts lointains, bords sacrés fréquentés des cigales,
Horizon familier, salut, mon univers!

La douceur du retour avait gagné mon âme.
Le parfum de la plage arriva jusqu'à bord,
Puis ce fut un cri d'homme, et puis un chant de femme :
L'air était plein de voix nous invitant au port.

Ton appel était fait, Provence maternelle,
D'un mélange charmant de bruits et de chansons ;
Tout parlait, l'aboîment d'un chien, l'essor d'une aile,
Et même la fumée au faîte des maisons.

Tous les parfums d'avril venaient à la rencontre
Du vaisseau de haut bord qui marchait calme et beau ;
Arbre ou rocher, le point reconnu qu'on se montre
Se profilait déjà distinct sur le coteau...

Voyageurs ! voyageurs ! explorez la nature ;
Tentez au bout des mers la pensée ou l'amour :
Tout départ vous promet une heureuse aventure,
Et ce bonheur fuyant n'est que dans le retour !

Il vous attend sous l'arbre, au seuil de votre porte,
Où vous avez, enfant, joué, souri, pleuré ;
Sur la plage où chanta votre jeunesse morte,
Au pays où l'aïeul paisible est enterré.

Ah ! puisqu'il faut enfin qu'on s'incline et qu'on meure,
Retournez au foyer... — « Mais il est muet ! » — Non ;
Car tout vous est ami dans la vieille demeure,
Et les gens d'alentour connaissent votre nom.

Ne vous resterait-il que l'amitié des choses,
Dans le petit enclos sans fermiers et sans chien,
Retournez-y ; d'ailleurs, là, sous ces lauriers-roses,
Quand vous aviez seize ans ne promîtes-vous rien ?

Voyageurs, le retour c'est l'instant où l'on aime ;
Jamais on n'aime tant ; jamais on n'aime mieux ;
Peut-être que nos morts ont pour bonheur suprême
Un éternel retour au pays des aïeux !...

Ainsi dans l'inconnu je perdais ma pensée ;
Cependant le vaisseau s'arrêtait mollement ;
Et, pour fixer enfin sa halte balancée,
L'ancre se décrocha sur un commandement.

Un cri part : masse lourde, elle tombe, et sur elle
La vague qui s'ouvrit n'est pas fermée encor,
Qu'un rejaillissement de lumière étincelle,
Et la mer jette au ciel des nacres et de l'or.

Un trait de flamme luit dans les mâtures lisses,
Et l'on voit resplendir au jour occidental
Tout l'enchevêtrement des agrès et des drisses....
Puis le navire éteint ses reflets de métal.

Adieu les vergues d'or et la pourpre des voiles !
Le jour meurt, regretté des marins revenus,
Et nous dormons sur l'onde, où baignent les étoiles,
Dans la sécurité des horizons connus.

MIGNON

« Connais-tu le pays où fleurit l'oranger? »
Ainsi chante Mignon sous un ciel étranger,
Les yeux vers l'horizon immense.
Elle voit en esprit ce que nomme son chant,
Et quand le dernier mot se meurt, triste et touchant,
La vierge aux grands yeux recommence,

Je l'écoute chanter et je lui dis : « Attends!
Un devoir me retient, nous irons au printemps
Vers ton ciel d'azur et de flamme;
Notre exil va finir, ne désespère pas!... »
Sans répondre, elle exhale un long soupir, tout bas,
Plaintif comme l'adieu d'une âme.

Enfin les orangers sont là, couverts de fleurs!...
Mais tout le jour Mignon se tient assise en pleurs
Devant la mer aux blanches voiles,
Et plus pâle, le soir, et plus languissamment
Elle rêve, les yeux perdus au firmament,
De son retour dans les étoiles!

NICE

Nice, trop petite naguère,
S'agrandit, libre de tout mur,
Ni port marchand, ni port de guerre,
Toute blanche au bord de l'azur.

Nice a pour orgueil d'être blanche
Dès que luit le soleil levant;
Les vaisseaux vont à Villefranche
Qui veulent s'abriter du vent.

Son quai nouveau n'est qu'une plage.
Qu'importe un navire en danger?
Pourvu que dans son vert feuillage
Blanchisse sa fleur d'oranger;

Pourvu que le brick de plaisance,
Le brick élancé de mylord,
Lui du moins, tienne avec aisance
Dans le cadre étroit de son port.

Qu'importe l'active pensée,
Et le travail aux mille bruits ?
Par le chant des vagues bercée,
Nice dort, pâle dans les nuits.

Là viennent les gens à chloroses
Voir les violettes s'ouvrir ;
Au soleil, en de molles poses,
Les heureux viennent y mourir.

Les boyards, les Anglais, leurs femmes,
Jettent l'or pour voir son soleil,
Qui jette, lui, l'or de ses flammes
Dans le Paillon, ruisseau vermeil.

Monaco d'ailleurs est si proche !
La roulette est un jeu tentant,
Et l'on court y vider sa poche :
Montrer son or, c'est l'important.

Pour vous, amoureux et poètes,
Allez voir ce rivage blanc;
Dans les chemins, les violettes
Répandent un parfum troublant.

Vous que rien de trop n'embarrasse,
O les vrais heureux, vous, la nuit,
Allez sur la longue terrasse
Solitaire, où la lune luit.

Elle s'étend sur les toits même
De plusieurs maisons de niveau,
Au bord des flots où la nuit sème
Les fleurs de feu de son manteau.

La terrasse offre à tout le monde
L'accueil de ses grands escaliers;
O rêveurs, race vagabonde,
Nice a des toits hospitaliers.

Là, sur la maison endormie,
Au murmure charmant des eaux,
Rêve l'ami près de l'amie,
Légers comme un couple d'oiseaux.

Là, derrière nous, s'endort Nice,
Et les collines d'alentour
Ont parfumé le vent, qui plisse
L'onde frissonnante d'amour.

O voyageurs, sur quelles grèves
Trouverez-vous un ciel pareil,
Durant la nuit si plein de rêves
Et le jour si plein de soleil?

LES MAYES

Premier mai, souvenir charmant, boutons ouverts !
La querelle des nids emplit les chênes verts.
L'épine disparaît sous le fouillis des roses.
Dans la haie, où les fleurs du jasmin sont écloses,
Un frais et monstrueux chardon s'épanouit.
La montagne respire, et tout se réjouit,
Et, comme un champ ses fleurs, la ville dès l'aurore
Voit nos Reines de Mai, souriantes, éclore
Sur le seuil des maisons où se chauffe l'aïeul.

Allez, enfants, cueillir la rose et le glaïeul,
Apportez du lilas et de la clématite,
L'ardent coquelicot, la pâle marguerite,
Les lis droits et si blancs, les jaunes boutons d'or;
Cueillez tout ; le soleil en fera naître encor.

Ils reviennent, portant des bouquets à main pleine;
La plus jolie enfant devient alors la Reine :
La Maye, en robe blanche aux plis bien arrangés,
Est assise, les pieds sur un siège allongés;
On dirait, à la voir ainsi de blanc vêtue,
Sans mouvement, muette et roide, une statue.
On la couvre de fleurs. Bleu, jaune, vert, carmin,
La constellent. Elle a des fleurs dans chaque main;
Chaque pli de sa robe en garde une poignée;
Sa jeune chevelure est de fleurs couronnée.
Des pieds jusqu'à la tête un voile en tulle blanc
L'enveloppe et lui fait comme un nimbe tremblant :
On voit la Reine en fleurs à travers ce nuage,
Et sur sa blancheur pure, emblème de son âge,
Les fleurs semblent dormir sur la neige des monts,
Mais sur la neige même elles disent : Aimons!

« Pour la Reine! » murmure une petite fille
Qui vous tend l'escarcelle où sa fortune brille :
D'autres quêtent de même, et c'est pourquoi, le soir,
Sur les seuils parfumés on les verra s'asseoir,
Et, l'appétit riant sur les lèvres vermeilles,
Manger en bourdonnant comme font les abeilles....
Souvenirs! Souvenirs! Provence d'autrefois!
O païenne, pays latin et sol gaulois!

Dis, vieux Nostradamus, d'où vient cette coutume ?

Jadis, et dans ce mois où la colline fume,
Nubile, se voilant d'un nuage amoureux,
Où Pan tressaille et gronde au fond des antres creux
Et se lamente, fou des baisers de l'aurore,
Où dans la fleur le fruit en germe s'élabore,
Nos pères, qui fêtaient le renouveau divin,
Fêtaient surtout la vigne en sève, espoir du vin ;
Et, lorsque se montrait la pâle fleur d'ivresse,
Tous ces Ioniens, le cœur plein d'allégresse,
Aux premiers jours de mai, songeaient dès le réveil :
« Voici la joie en fleur : fais-la mûrir, soleil ! »

Et les Mayes alors, de pampres couronnées,
Chantaient le doux printemps et leurs belles années,
Car les Mayes étaient des filles de seize ans
Qui, sous les oripeaux et les bijoux luisants,
Sous les fleurs en couronne, en bouquets, en guirlande,
Échangeaient un baiser sonnant pour une offrande
Dont on faisait, le soir venu, de gais repas.
Ah ! certes, le passant ne se refusait pas,
Et les Mayes, ayant, belles entre les belles,
Les fiancés jaloux qui veillaient autour d'elles,
Égayaient les chemins, à chaque carrefour,

Vierges en fleurs, espoir des vendanges d'amour !

Lors, c'était sous l'amas confus des feuilles vertes
Qui laissait voir l'éclat des gorges entr'ouvertes,
C'était dans les chansons, les parfums, les couleurs,
Au doux fredon des luths, les Bacchantes des fleurs,
Et, comme les vieux ceps la sève sous l'écorce,
Nos durs aïeux sentaient leur jeunesse et leur force.

LA MAYE D'AVRIL

La rue, un jour d'avril, était presque déserte.
Un vent mauvais, terreur de la campagne verte,
Frappait l'angle des murs avec d'étranges cris.
Tout à coup, au détour d'une place, surpris,
En ce matin d'avril terrible à la Provence,
Je vois, humble et rieuse, une enfant qui s'avance ;
Et, sa sébile en main, du ton accoutumé
La quêteuse m'a dit : « Pour la reine de mai ».

Assise un peu plus loin, blanche sous de longs voiles
Où quelques fleurs des champs font un semis d'étoiles,
La Reine, sans bouger, fière en m'apercevant,
Fillette aux longs cheveux, frissonne aux coups du vent.
Moi, sans croire attrister cette candeur sereine :
« On n'est qu'au mois d'avril ! Tu n'es pas une Reine ! »
Mais à ce mot l'enfant, tout près de fondre en pleurs :
« Je suis Reine de mai ! Je suis Reine des fleurs !

Oui, j'avais tort, enfant; j'oubliais, ma mignonne,
Que ton âge est toujours le mai le plus riant.
Ton beau voile de Reine au vent du Nord frissonne,
Mais tes grands yeux sont pleins d'un azur d'Orient.

La gelée a brûlé la « bourre » de nos vignes;
Le meilleur a péri du blé qui fut semé;
Mais malheur à celui qui, troublé par ces signes,
Pourrait voir tes yeux purs sans croire au mois de mai.

Qu'importe qu'avril gèle et que le vent se plaigne?
On songe aux pleurs de l'aube en regardant tes pleurs,
Et l'Espérance en toi sourit au monde et règne,
Enfance au voile blanc, Reine au sceptre de fleurs!

CLAIRE

Vous aviez des cheveux légers de soie et d'or.
Nos yeux en même temps s'éveillaient sur les choses
Comme le fin parfum dans le bouton des roses,
L'amour vague emplissait nos cœurs fermés encor.

Vous seriez à présent, Claire, une jeune femme,
Vous qu'enfant j'embrassais avec de doux frissons ;
Car on aime à cet âge, et tous nous connaissons
De ces espoirs d'amour pour une aurore d'âme.

Pourquoi nous avez-vous quittés un beau matin ?
Aviez-vous deviné les tourments de la vie ?
La route vous fit peur et seul je l'ai suivie,
Non pas sans envier parfois votre destin.

Vous êtes morte au mois qui fait dans les charmilles
Un gai frémissement de nids et de chansons,
Et qui met tant de fleurs parmi tous les buissons
Qu'il en est adoré par les petites filles.

A leur jeu de la Maye, au mois de mai joyeux,
Vous étiez toujours Reine, étant la plus jolie :
Tout en blanc sous les fleurs et comme ensevelie,
Vous trôniez immobile en souriant des yeux.

Vous êtes morte alors, quand reverdit la branche.
Je ne comprenais pas la mort ni le cercueil ;
Et puis c'était en blanc qu'on menait votre deuil ;
Vous-même vous aviez toujours la robe blanche.

Et comme vous étiez sur un lit parfumé,
Rose parmi les lis et pâle entre les roses,
Sans bouger, souriante avec des lèvres closes,
Je pensais : « Elle joue à la Reine de Mai ».

IDYLLE

Lorsque mai va finir, quand juin brûlant s'avance,
Il faut voir les troupeaux de la basse Provence,
Redoutant la saison où sèchent les ruisseaux,
Où la plaine déserte apparaîtra sans eaux
Et jaune de soleil et d'herbes desséchées;
Il faut voir s'en aller au loin, têtes penchées,
Nos longs troupeaux gagnant les pacages alpins.
Autour d'eux, recouvrant les vignes et les pins,
Sous leurs dix mille pieds, dans la chaude lumière,
Monte en nuage blanc une lente poussière.
Ils vont, et quand parfois un mouton plus gourmand
Broute la haie, ou bien l'admire seulement,
Un chien actif, au poil rude, aussitôt le presse,
Et le mouton reprend sa marche avec paresse.
Sur les flancs du troupeau plus d'un chien jappe et court,
Et tous les pieds fourchus font un roulement sourd.
Le troupeau suit un chef, vieux comme un patriarche,
Orné d'une sonnaille, et qui montre la marche;

Ce bélier, qu'épargna le boucher, doit savoir
Sans doute où le troupeau doit s'arrêter le soir,
Et qu'il gagne un pays humide où l'herbe est tendre;
Du moins il va bon train, ayant l'air de comprendre.
Tous passent à longs flots, roulant, se soulevant;
L'un sur l'autre portés, ils vont, fleuve vivant,
Et le regard sans fin suit les courbes des têtes
Et le dos onduleux de ce peuple de bêtes.
Les agneaux hésitants sont derrière, plus loin;
Un des pâtres demeure, afin d'en prendre soin.
Or, entre deux troupeaux cheminent les ânesses,
Les ânes, les ânons, et, dessus, les jeunesses,
Les filles des bergers, assises, pieds pendants.
Leur beau rire résonne et découvre leurs dents;
L'une d'elles parfois allaite un enfant rose
Qui, sur l'âne bercé, rit, la paupière close;
Parfois, l'âne voisin porte dans ses paniers
Les agneaux las, ou ceux qui sont nés les derniers.
Vienne le soir, qui fait la montagne bleuâtre :
Près des filles chemine un jeune homme, un beau pâtre
Qui redit en riant les bons mots des anciens.
On cause. Les bergers s'en remettent aux chiens,
Et les hameaux, la nuit, comprennent leur approche
A des bruits de grelots sonnant de roche en roche,
Ou bien à l'air plaintif et doux que l'un d'entre eux
Tire, tout en marchant, d'un simple roseau creux.

LES MAGNANARELLES

Paris en juin. L'été débute par la pluie,
Et, rouvrant ma croisée à l'aube, je m'ennuie
De voir le ciel toujours brouillé comme en hiver.
Sous mes yeux assoupis rien de bleu ni de vert :
C'est la rue et la fange, au mois qui fait les roses!
Les vitres des maisons et les portes sont closes;
Paris blafard sommeille, ayant vécu la nuit.
Mais une porte bat : je me penche à ce bruit,
Et je vois s'en aller dans cette infâme boue
Une femme; un rayon d'aube blémit sa joue.
D'où vient-elle? où va-t-elle ainsi dans le matin?
Elle traîne déjà ses jupes de satin,
Car c'est une livrée, et la fille de joie
Doit subir sa misère en falbalas de soie.

Je songe : Que fait-on à cette heure, là-bas,
Au pays? A coup sûr du moins il n'y pleut pas.

L'aube met des brillants dans le sable des grèves :
Le vent passe, apportant la bonne odeur des fèves ;
Tout renaît, et secoue en chantant le sommeil,
Dès que le coq sonore annonce le soleil.
Les mûriers, effeuillés par les magnanarelles,
Semblent pleins de gaîtés d'oiseaux et de bruits d'ailes,
Car c'est le mois où l'on effeuille les mûriers,
Et vous avez déjà gonflé vos tabliers,
Jeunes filles, depuis que l'aurore est parue....
Oh! le premier rayon du jour dans cette rue,
N'y songeons pas. Je pense à mon pays lointain,
A ces mûriers emplis de chants dès le matin,
Et de rires perlés dont l'écho se réveille :
Oh! dans les mûriers verts, les baisers de Mireille!
Oh! dans les rameaux creux les nids d'oiseaux surpris!...
Mais je reviens toujours aux trottoirs de Paris,
A ces femmes traînant de la soie autour d'elles....
« Chantez en effeuillant, chantez, magnanarelles,
Car la cueillette invite aux chansons! » Et je crois
Voir les tiges glisser tout du long en vos doigts
Une à une, laissant leurs feuilles au passage.
Chantez en effeuillant! chantez dans le feuillage!
Mais, fillettes, pour qui travaillez-vous ainsi?
— « Pour le magnan. — Et toi, magnan toujours transi?
— Pour moi. — Mais on te prend les fils d'or que tu files;
Pour qui les tisses-tu, toi, canut? — Pour les villes.

— Villes, qu'en faites-vous ? — « Des robes de gala,
Et nos filles parfois se vendent pour cela,
Pour traîner et flétrir de la soie autour d'elles.... »

Chantez en effeuillant! chantez, magnanarelles!

LA GRAND'ROUTE

A midi, la grand'route, éclatante, flamboie
Sous l'éclat des rayons que sa blancheur renvoie,
Et, miroir aveuglant, force à clore les yeux.
Tous les jours, sous le feu qui ruisselle des cieux,
Même à midi, l'on voit cheminer sur ces routes
Le facteur du canton suant à grosses gouttes,
Un mouchoir blanc flottant sous son chapeau qui luit,
Ayant boîte en sautoir, canne, et derrière lui
Son chien qui, le nez bas, soufflant, serrant la queue,
S'arrête quelquefois sous l'ombre rare et bleue
Des pâles oliviers alignés sur le bord,
Que la poussière au gré du vent pâlit encor.
Il voit d'un œil mi-clos, rangés en droites lignes,
Les oliviers au loin s'étendre dans les vignes,
Et le long des fossés, des murs blancs où parfois
S'ouvre un portail poudreux à la grille de bois,
Ayant des deux côtés deux supports que surmonte
Un aloès jauni dans son vase de fonte.

LE PUITS

L'été hurle de soif; la terre ardente éclate.
Le lézard bâille et dort sous le pampre écarlate.
Le chaume craque, l'ombre est nette sur le sol,
Et, pour s'y reposer des chansons et du vol,
L'alouette choisit une vigne encor verte.
Les oliviers au loin dans la plaine déserte,
Projetant à leur pied des ombres sans fraîcheur,
Fatiguent le regard de leur terne blancheur.
Pas d'eau; le soleil d'août l'a toute bue. O source!
O graviers, ô cressons! ô halte après la course!
Est-ce qu'ici jamais on vous retrouvera,
Oasis qu'on rencontre au fond du Sahara!
Soudain le puits surgit, non le puits de l'idylle
Où l'on peut voir un pan du ciel bleu, dit Virgile,
Mais le puits supportant un dôme sur son mur,

Dont la porte-fenêtre est close, puits obscur,
D'où, lorsqu'il est ouvert, sort une fraîcheur douce,
Mais à l'extérieur sec, sans ombre et sans mousse.
On dirait un monceau de grès entassés là,
Effrités par le dur soleil qui les brûla,
Et qu'en poudre réduit l'âpreté des solstices.
La tarente aux yeux gris court dans les interstices.
Seulement, l'olivier voisin se fait plus beau,
Ou parfois, éploré comme sur un tombeau,
Immobile et muet, un saule auprès verdoie.
Parfois c'est le mûrier dont la racine, ô joie!
Atteint l'eau fraîche et qui la sent monter en lui.
Or, autour des puits clos le jour darde l'ennui;
Le passant altéré qu'affole un ciel de flamme
Songe au mot qui ferait ouvrir cette Sésame
Et, comme un envieux épiant un trésor,
Pense à la grosse clef de fer aux rouilles d'or.

Si tu restais ici, lorsque le jour s'apaise,
Quand le sol brunissant perd ses chaleurs de braise,
Quand les souffles du soir circulent lents et frais,
Si tu restais ici, sans doute tu verrais
Leste, en jupon rayé, la jeune paysanne
Qui vient emplir sa cruche ou faire boire l'âne.
Le jeune gars la suit. Ils ouvrent le puits noir
D'où sort un air humide et plus frais que le soir.

Le jeune homme est alerte et la fille est jolie;
Tous deux tirent le seau dont grince la poulie.
Le seau monte, apparaît, oscillant, renversant
Son eau qui rejaillit en les éclaboussant,
Absorbée aussitôt par la margelle sèche;
Et l'âne ou le mulet, impatient d'eau fraîche,
Piaffe et renâcle. — « L'auge est vide. Encore, allons! »
La fille rit. Le gars tire, ayant les bras longs,
En un clin d'œil, le vieux seau de bois où l'eau tremble.
L'âne va donc enfin boire, à ce qu'il lui semble.
Mais le gars tient le seau qu'il agite à dessein,
Et la fille croisant ses deux bras sur son sein,
Pour se garder de l'eau qui ridée étincelle,
Approche, et tous les deux rient du seau qui ruisselle
Et de cette fraîcheur du soir autour des puits,
Commencement exquis du bon repos des nuits.
Et, tandis qu'il essaie, ô nuit naissante, ô lune!
D'effleurer d'un baiser la chevelure brune,
La belle enfant, trempant ses lèvres à fleur d'eau,
Se penche avec lenteur et boit comme un oiseau.

LES SEUILS

Les soirs d'été, sous les mûriers où l'on s'attable
On reste après souper, l'air étant délectable,
Pour oublier l'ardeur et les travaux du jour.
La fillette et le gars qui se parlent d'amour,
Assis auprès du seuil sur le vieux banc de pierre,
Échangent par instants (on est là sans lumière)
Un baiser bien furtif qui fait, si bref qu'il soit,
Se retourner l'aïeul indulgent dont le doigt
Bourre distraitement la pipe accoutumée.
Le gars en badinant pince la bien-aimée
Qui lui dit : « J'ai les bras tout bleus ! » Mais lui : « Voyons ? »

Les cigales des clairs de lune (les grillons)
Jettent leur bruit d'élytre à la lune opaline
Qu'à demi cache encor le haut de la colline.
La chaleur du soleil dont tout s'est pénétré
S'exhale, et par moment vient un soufle altéré

Qui fait bouffer un peu les chemises de toile.
Parfois les amoureux se montrent une étoile.
Qu'un voisin attardé passe, il leur dit : « Bonsoir,
Vous prenez donc le frais ? — Oui, l'ami, viens t'asseoir. »
Il s'assied et l'on trinque. O souffles, ô murmures !
Le ciel tout constellé brille sous les ramures,
Et les paysans, l'œil aux astres, pipe en main,
Songent silencieux au soleil de demain.

LA BOUILLE-ABAISSE

« Embarque, les amis! c'est dimanche demain :
— La dame-jeanne ici! — Pousse. — Donne la main.
— As-tu le pain? — Bon ça! — Garçon, largue les voiles! »

Le ciel est comme un champ plein d'un semis d'étoiles;
N'est-ce pas, paysans qui, le samedi soir,
Par un beau temps, fendez le flot bleuâtre et noir,
Et, traînant vos filets dans les vagues profondes,
Cherchez la bouille-abaisse en fuite sous les ondes!
Le grand filet plombé racle le fond de l'eau,
Ramassant ou courbant l'algue comme un râteau,
Et le poisson surpris s'embrouille dans la maille;
Mais le fond montueux par instant le tiraille,
Et l'aviron ne peut l'arracher sans le vent.
La brise souffle donc et les pousse en avant;

Et l'un baigne sa main au fil du frais sillage,
L'autre fume sa pipe en regardant la plage,
Et ceux-ci sur le banc qui les berce étendus
Fredonnent de vieux airs, les yeux au ciel perdus.

Un souvenir du jour, nuits d'été, vous colore;
Nuits trop courtes! Voici déjà la blanche aurore;
Le sommeil flotte, vague, amortissant les voix.
Le filet se retire et s'emplit plusieurs fois.
« Regarde faséyer, petit, le point d'amure :
Le vent mollit, ramons! » — Et dans un grand murmure
La barque file, ayant ses avirons armés,
Qui, rapides et forts, coupent les flots calmés.
Obliquant tous ensemble, à peine sans secousse
Ont-ils plongé dans l'eau qui résiste et repousse
Qu'on les revoit soudain, horizontaux encor,
Emperlés et frangés de gouttelettes d'or!
La mer rit au soleil. Les côtes se font proches,
Et des groupes amis s'avançant sur les roches
Appellent : « Avez-vous bonne pêche? — Oui. — Non. »
On hèle le patron affairé par son nom :
« Patron Vincent! » Mais lui : « Barre à tribord, prends garde!
— A terre! — Les paniers ici! » Chacun regarde :
« C'est beaucoup. – Non, c'est peu. – Voyons! – Tout est vivant! »
Les porteurs du panier trop plein marchent devant,
Et sur la longue table, à l'abri de la treille,

On a posé bientôt et vidé la corbeille,
Pendant que les pêcheurs, à l'ombre des mûriers,
Dorment avec leurs bras croisés pour oreillers.

O trésors ruisselants de la mer indulgente!
Ce sont les loups zébrés dont le ventre s'argente;
La girelle, rayée en long de bleu, de vert
Et d'orangé; le crabe affreux au croc ouvert;
La langouste aux anneaux polis, aux tons de laque,
Et dont la queue au ventre est repliée et claque;
La sole plate et mince, et le rouquier qui sent
Les rochers sous lesquels dans l'algue il va glissant;
La rascasse méchante au dos qui se hérisse;
Et tout cela se tord, bondit, ondoie et glisse,
Étranges arcs-en-ciel mouillés et radieux,
Prismes éblouissants de nageoires et d'yeux.

En plein air, le chaudron où le poisson fourmille
Sur un trépied géant fume, et le feu pétille,
Sans relâche nourri de ceps et de sarments.
Le thym nage sur l'huile, et des bouillonnements
Annonceront bientôt la bouille-abaisse prête.
La table sous la treille a pris un air de fête.
La bouteille sourit et les couverts d'étain
Prennent, grâce au soleil, un éclat argentin.
— Çà, le chaudron bouillonne; accourez, qu'on l'enlève!

Cuisiniers. éveillez les dormeurs de leur rêve,
Et qu'on dévore enfin de la bouche et des yeux
Le mets chéri, le plat consacré des aïeux,
D'où s'exhale l'odeur des collines, et celle
De la mer qui là-bas au soleil étincelle.

BAL DANS LA NUIT

Je m'avance à travers l'ombre exquise du soir
Sous le bois du coteau d'où j'entends sans la voir
La grande mer qui dit son chant, toujours le même.
Et soudain, à cette heure ineffable où tout aime,
Un bruit proche et léger se mêle au bruit des eaux;
C'est sous les pins vibrants comme un coucher d'oiseaux,
Ou plutôt c'est un bruit de ruche où quelque abeille
Irrite en bourdonnant son peuple qu'elle éveille.
Et voici qu'à travers les pins plus espacés,
Dans une aire, les bras aux tailles enlacés,
J'ai vu les paysans danser avec les filles
Sous les yeux indulgents et joyeux des familles;
Ils dansent, oublieux des labeurs au soleil,
Au son du tambourin grave et de bon conseil,
Que le galoubet raille avec sa voix menue;
Et la lune se cache à demi sous la nue,

Discrète, cependant que tournent les danseurs,
Et qu'au loin, sur la mer tranquille aux flots berceurs,
Profitant de l'orchestre en plein vent, dont la brise
Parfume en l'apportant la musique surprise,
Les sirènes, et les tritons, leurs amoureux,
Au chant des galoubets lointains dansent entre eux.

LA SAINT-ÉLOI

BÉNÉDICTION DES ANES

La grand'messe chantée, en pompe le curé
Fait porter sous le porche un saint Éloi doré,
Vieux buste aux yeux d'émail, à figure béate,
Posé sur un brancard au tapis écarlate.
Le vicaire l'assiste et deux enfants de chœur.
Par avance, les deux abbés ont l'air moqueur
D'hommes trouvant déjà plaisant ce qu'ils vont dire
Et qui ne pourront pas s'entendre sans sourire.
... Le défilé commence : ânes, chevaux, mulets,
Pêle-mêle accourus, gras, maigres, beaux ou laids,
Font le tour de la place où la foule se range;
Puis, couverts d'un drap blanc, d'un rideau qui s'effrange
Ou d'une couverture à ramages, chevaux,

Anes, mulets, ceux-ci sous des harnois nouveaux,
Ceux-là sous des pompons que jadis, temps prospères!
Ont gagné leurs aïeux montés par nos grands-pères,
S'avancent un à un, en ordre, avec orgueil,
Vers l'église où, debout, le curé sur le seuil,
Psalmodiant, en blanc surplis de mousseline,
Bénit le cavalier qui salue et s'incline
Et tâche de forcer sa bête à se courber.
Tous défilent ainsi. Plus d'un manque tomber
A ce moment critique où l'abbé psalmodie
Son *Benedicat vos*... O gaîté! comédie!
Car les bêtes ont peur du goupillon qui luit
Et que brandit vers eux le prêtre, et, devant lui,
Mulet, âne ou cheval rue et braille et recule,
Parfois même.... Si c'est parfois trop ridicule,
Seigneur, tonnez sur ceux qui savent ce qu'ils font!...

Voici ce que j'ai vu pourtant de plus bouffon :
Le curé s'en allait content, lorsqu'on lui crie :
« Encore un! attendez! » L'abbé, comme on l'en prie,
Attend. On aperçoit sur la route, là-bas,
Dans la poussière un âne arrivant à grands pas,
Monté par un beau gars long comme on n'en voit guère,
Dont les pieds, s'il voulait, pourraient toucher à terre....
C'est un âne en retard qui veut être béni.

Une minute encore et tout était fini.
Mais, voyant qu'on l'attend, l'homme crie et tempête,
Jure par tous les saints et talonne sa bête
Qui court, s'arrête net, repart, rue et bondit.
Le village en gaîté rit et le curé dit
Qu'il a très faim, qu'il va s'en aller; mais il reste,
Car chaque fois qu'il veut partir, chacun proteste.
Enfin le petit âne arrive chamarré,
Enrubanné, fleuri, beau, devant le curé.

« Attendez! » a crié le drôle qui le monte.
Et, pressant du genou l'âne rétif qu'il dompte,
Touchant le sol du pied quand il penche, voici
Qu'il dit à son curé : « Bénissez-nous aussi. »
Le curé fort pressé veut brusquer la besogne,
Et, d'un geste trop vif s'effarant, sans vergogne,
L'âne braille à tue-tête et rue, et chacun rit.
Le curé rit lui-même, et l'âne plein d'esprit
Aggrave le comique avec d'autres gambades,
Si bien que, secoué par ses belles ruades,
Son cavalier meurtri s'étale tout du long.
Le curé d'une main lève son goupillon,
Mais de l'autre il se tient les côtes. La musique
S'en mêle. Un galoubet joue un air ironique;
Un tambourin prétend que ce n'est pas le lieu

De rire et que ceci fâchera le bon Dieu.
A deux mains le curé tient son ventre qui tremble;
Vicaire, enfants de chœur, tout le village ensemble
S'esclaffe, et la gaîté des gens passe aux mulets.

O bons paroissiens qu'eût bénis Rabelais!

AIX

Entre les pavés d'Aix germe et croît l'herbe verte.
Aix ressemble à la cour spacieuse et déserte
D'un vieux manoir abandonné.
La mort discrète y donne une fête au silence.
C'est bien là la cité comtale de Provence,
Le Versailles du roi René.

Dans ses places, à peine un étranger qui rôde;
Au milieu de son Cours sa fontaine d'eau chaude
Coule et fume dans le soleil.
Au bout de ce Cours large et vert qu'elle décore
Ta statue, ô bon roi René, commande encore
Aix qui murmure en son sommeil.

Car l'École de droit tout entière sommeille;
L'étudiant y prête une indolente oreille
Au professeur, qui parle bas.
L'huissier crie au Palais : « Silence! » La cour bâille,
L'avocat va plaidant! le greffier écrivaille;
L'accusé lui seul ne dort pas.

Et cependant qu'au fond des salles se prolonge
Ce long murmure, alors l'ancienne ville songe
Comme un vieillard au coin du feu,
Qui berce sa pensée au chant de la bouilloire...
Elle revoit alors tout son passé de gloire,
Ses cours d'amour, sa Fête-Dieu.

Abbé de la Jeunesse et roi de la Basoche,
Prince d'Amour, debout! en avant, fifre et cloche!
Frémissez, tambourins joyeux!
Et la procession des fantômes gambade,
Et pour voir défiler la sainte mascarade
Les murs prennent de vagues yeux.

La reine de Saba, Moïse et les apôtres
Passent. Les chevaux « frux » les uns contre les autres
Se poussent, s'attaquent cabrés,

Coursiers en carton peint d'où sortent deux pieds d'homme;
Enfin la Mort, par qui tout se conclut en somme,
Vient, fauchant d'invisibles prés.

Soudain, quel est ce bruit? — La vision s'efface.
C'est qu'une diligence a traversé la place....
Mais quand le grelot cadencé
Se perd dans le lointain de la route sonore,
Aussitôt rendormie, Aix se replonge encore
Dans le rêve de son passé.

... Et c'est de là pourtant qu'aux jours de la colère
Sortit ta grande voix d'orateur populaire,
Ta voix d'ouragan, Mirabeau.
Mais aussi, quand on veut y dresser ta statue,
La vieille ville a peur d'une voix qui s'est tue,
Aix la morte a peur d'un tombeau!

LA MÉDITERRANÉE

.... ποντίων τε κυμάτων
ἀνήριθμον γέλασμα....

ESCHYLE.

La Méditerranée est couchée au soleil;
Des monts chargés de pins, d'oliviers et de vignes
Qui font un éternel murmure au sien pareil,
Voient dans ses eaux trembler leurs lignes.

Elle est couchée aux pieds des pins aux sueurs d'or,
Qui de leurs parfums d'ambre embaument la campagne;
Elle veille en chantant; en chantant elle dort;
La cigale en chœur l'accompagne.

Au bord de cette mer Praxitèle rêvant
A pris à la souplesse exquise de ses lames,
Pour fixer la Beauté dans le Paros vivant,
Des formes fuyantes de femmes.

La Méditerranée, ô rêve! est donc la mer
D'où sortit Vénus blonde aux pieds blanchis d'écume,
Et comme la Beauté donne un bonheur amer,
Les flots bleus sont faits d'amertume.

Lorsque Pan dut céder aux dieux nouveaux venus,
Vénus revint mêler aux flots sa beauté blonde,
Et sous leur transparence elle erre encor, seins nus,
Lumineuse, éparse dans l'onde.

En ses limpides yeux se mirent nos grands bois;
Cigales, nous rythmons ses chants avec nos lyres,
Car Pan aime d'amour ses yeux verts et sa voix,
Et ses innombrables sourires!

TOULON

La frégate retourne au port, voiles tendues ;
Et, pour mieux voir la côte aux falaises ardues,
Je monte dans la hune où me suit un gabier.
La vergue tremble ; il court sur cet étroit sentier :
« J'y suis habitué, dit-il, mais prenez garde. »
Du haut de mon balcon balancé, je regarde.
C'est le matin. Toulon dans la brume, au réveil,
Bourdonne et m'apparaît poudroyant de soleil ;
Mais dans les brouillards d'or passe un trait écarlate ;
Dans le bruit vague, un chant de vingt clairons éclate...
Le rideau nuageux s'écarte déchiré
Et laisse voir Toulon, blanc, joyeux, entouré
D'un demi-cercle gris de collines austères,
Dont tremblent les échos pleins de bruits militaires.
Son immense arsenal, plus grand que la cité,
Fume déjà, sonore, en pleine activité,
Et j'entrevois parmi tout un monde qui bouge

Des forçats reconnus à leur casaque rouge.
Que de remparts tournant vers la mer leurs canons!
D'engins dont le gabier me nomme tous les noms
Et qui dressent au ciel leur structure sans grâce!
La machine à mâter, qui penche, les dépasse.
Voici la corderie aux longs toits où se font
Les gros câbles sans fin pour l'océan sans fond.
Ces quatre toits aigus sont les cales couvertes :
Sur un plan incliné qui fuit dans les eaux vertes,
Là le vaisseau, carcasse énorme, se construit,
Sombre enchevêtrement de poutres, plein de bruit.
La ville, tours, clochers, arsenal, vaisseaux, bagne,
Blanchit et s'échelonne au pied de la montagne;
Et l'hymne du travail monte dans l'air serein.

Certes, s'il eut le cœur vêtu d'un triple airain,
Celui qui le premier se lança sur les ondes,
N'est-il pas toujours fort l'explorateur des mondes
Qui s'éloigne debout sur son vaisseau de fer,
Et lutte avec la force aveugle de la mer!
Et s'il faut saluer héros ces capitaines
Qui tentent l'inconnu sur des plages lointaines,
Faut-il pas proclamer grands aussi sous les cieux
L'esprit qui construisit ces vaisseaux glorieux
Et le peuple, ouvrier du détail, qui lui prête
Ses mille outils, et fait du labeur une fête

Tant il trousse gaîment ses manches sur ses bras,
Tant il mêle de chants du terroir au fracas
De la ville, atelier de la force sublime,
Qui forge par ses mains des chaînes à l'abîme!

Mais nous sommes en rade. A peine un lent remous.
Des coteaux verdoyants sont tout autour de nous.
Saint-Mandrier s'étend sur l'arrière, presqu'île
Qui ferme notre rade et la fait si tranquille
Qu'on dirait un grand lac de plaisance, un étang.
Un homme nous amarre au vieux coffre flottant.
Coups de sifflets aigus; grincement d'une drisse.
Un pavillon s'abaisse, un autre que l'on hisse
Flotte dans le ciel clair, et l'on s'est arrêté.
Je descends; je reviens sur le pont agité;
On arme le canot. Un officier dit : « Pousse! »
On file, on passe auprès des coffres verts de mousse,
Sous les flancs imposants des vaisseaux de haut bord.
Nous voici dans l'étroite ouverture du port
Que l'on pourrait barrer en coulant un navire.
Ici, voyez, dans l'eau le quai riant se mire;
Les mouettes y font des rides en passant;
De fins bateaux, d'ici, de là, s'en vont glissant;
On en voit bord à quai, l'un contre l'autre, en foule,
Dressant leurs mâts bercés d'une petite houle.
Le quai paraît étroit, tant qu'au premier coup d'œil

On croit voir les maisons baigner dans l'eau leur seuil
Où tous les boutiquiers s'abritent d'une tente
Oblique et sous l'ardeur des midis éclatante.
On accoste. La gaffe accroche un vieil anneau.
L'état-major brillant s'élance du canot....

C'est sur ce quai charmant, rayé de briques roses,
Que se tordent, sculptés en de puissantes poses,
Soutenant un balcon massif, scellés au mur,
Les Atlas de Puget, la face vers l'azur,
Fermant leurs yeux blessés des lumières du large.
Tels ils portent sans fin l'angoisse qui les charge,
Souvenir des forçats criant sous des fardeaux,
Des portefaix ayant des sacs pleins sur le dos,
Des marins qu'ont courbés les colères de l'onde,
De l'Homme enfin, forçat dont l'esprit porte un monde !

LES ROSEAUX DU GOLFE

Je sais un bouquet de roseaux
Qui dans le golfe, au bord des eaux,
Est solitaire;
Mélodieux, frais et serré,
Pour moi ce petit bois sacré
Garde un mystère.

Le joli golfe est peu connu;
Jamais étranger n'est venu
Fouler sa grève;
On y va par un sentier creux :
C'est un de ces coins d'amoureux
Comme on en rêve.

Creusés d'antres, de hauts rochers
Où pendent des pins accrochés,
C'est la falaise ;
Au bas, la plage en sable fin
Qu'en mourant d'une mort sans fin
La vague baise.

Là sont mes roseaux, drus et droits ;
Vous en verrez en peu d'endroits
Sur nos rivages ;
Ni jour ni nuit, hiver, été,
Là, jamais la mer n'a jeté
De cris sauvages.

Que ne suis-je aimé ! Dans ce lieu,
Chancelant comme un jeune dieu
De jeunesse ivre,
J'irais, cœur gonflé de désirs,
Près des roseaux pleins de soupirs
Me sentir vivre !

Quand j'arrive là, j'ai l'espoir
A travers les roseaux de voir
L'Ondine nue

Pour qui le Faune, son amant,
Planta, dans un désir charmant,
Cette avenue.

Car je crois que là, nuit et jour,
Un satyre, implorant d'amour
L'Ondine blonde
Qui veut l'attirer sous les eaux,
Redit sur sa flûte en roseaux
L'appel de l'onde.

LE CENTAURE

Le golfe gémissant s'attriste des adieux
Du soleil, et c'est l'heure où les antiques dieux,
Protégés par le soir contre les yeux impies,
Sortaient de l'antre au bord des vagues assoupies,
Pour s'ébattre, au long bruit des vents et des roseaux,
Dans les bois ou parmi l'éclat mourant des eaux.

A ce moment du jour fuyant, où tout s'apaise,
Comme j'errais ce soir au pied de la falaise,
Sur sa cavale blanche un beau gars est venu,
La bête sans harnais, le cavalier tout nu.
Des pieds et des genoux il la gouverne; elle entre
Dans la mer qui déjà la baigne jusqu'au ventre.
Ils s'en vont vers le large et chaque mouvement
Fait que l'obscure mer blanchit en écumant,
Car tous deux sont encor dans une nappe d'ombre
Que jette sur les eaux la côte déjà sombre;

Ils s'en vont vers le large et je les suis des yeux.
Je vois se profiler nettement sur les cieux
Le buste fier de l'homme, une main sur la hanche;
Il me cache le col de la cavale blanche;
Je ne vois qu'une croupe, un dos, et je crois voir
Un centaure cherchant dans l'eau fraîche du soir
Le bain suave après le jour et la poussière....
Or, il va plus au large; il atteint la lumière;
Dans les plis ondoyants des muscles gros d'efforts
Les rayons avec l'eau ruissellent sur son corps.
Tel, contemplant la mer qui devant lui s'étale
Toute pleine de flamme à l'heure occidentale,
Le centaure, joyeux, sent la puissante mer
Étreindre et raffermir ses forces et sa chair;
Il s'écrie, il appelle; et la brise marine
Accourt de l'horizon pour gonfler sa poitrine,
Et tel, sauvage, ardent, battant le flot vermeil,
Il fait autour de lui rejaillir du soleil!

LE BAIN

Parmi la saine odeur de lavande et de thym,
Sur les bords de la mer je marchais un matin,
Heureux d'un chant d'oiseau limpide comme l'onde,
De l'eau que le soleil émergeant faisait blonde,
Des suaves fraîcheurs éparses sous l'azur
Et de la transparence exquise de l'air pur
Qui laissait, robe fine à la gaze pareille,
Voir la virginité de l'aurore vermeille.

Celle dont je rêvais parfois, sans trouble encor,
Le visage encadré de ses beaux cheveux d'or,
Vint par là, comme on fait en mon pays sauvage,
Sans aucun autre abri que les rocs du rivage,
Quitter ses vêtements pour le bain calme et frais;
Elle ne me vit pas, bien que je fusse près;
Ses compagnes, plus loin, chantaient, riaient entre elles;
Je ne regardai pas si d'autres étaient belles,

Car, les bras déjà nus, avec un vague émoi,
La blonde enfant chantant debout, tout près de moi,
Retenant d'une main sa chemise plissée,
Cherchait un vêtement, puis, tout embarrassée
De ne pouvoir l'atteindre aux tiges d'un buisson
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliait sa chanson.

Et je ne sais alors quelle suave brise
Souffla pour me montrer sa nudité surprise :
Un dieu sans doute, Éros ou Pan lui-même, prit
Les doigts blancs de l'enfant distraite et les ouvrit.
La chemise à grands plis coula sur sa peau blanche,
Ralentie en sa chute au contour de la hanche,
Et, chaste, se couvrant parfois de ses deux bras,
Cherchant le blanc peignoir et ne le trouvant pas,
O premier souvenir d'une extase inconnue!
La vierge, sous mes yeux un moment resta nue.

A UN INCONNU

Qui donc a pu graver ces deux vers de moi, là,
Près des flots, sur la porte en fer d'une villa?

Qui que tu sois, passant, merci. Ta main distraite
Écrivit ces deux vers sans penser au poète ;
Tu passais, tu rêvais ; tu t'assis un moment
Pour écouter la brise et le flot écumant ;
Puis, peut-être appelés par ce rythme sauvage,
Par l'insulte de l'onde irritée au rivage,
Ces deux vers sont venus chanter en ton esprit,
Et mon distique amer sur ce seuil est inscrit.
O passant inconnu, tu n'es pas une femme,
Car ces vers ne sont pas de ceux qui bercent l'âme,
Mais qu'importe leur sens et qu'importe ton nom !
Songeais-tu qu'un matin je les verrais là? non ;
Et ce qui touche et fait palpiter mon cœur d'aise,
C'est de savoir qu'un jour sur la grande falaise

Ma pensée et mes vers, pareils à des oiseaux
D'orage, ont dominé pour toi le bruit des eaux.
Passant, mes yeux fixés sur cette porte noire
Ont l'éblouissement rapide de la gloire.
Cette porte de fer garde depuis deux ans
Ma pensée et mon nom en face des brisants,
De ce double infini de l'onde et de l'espace,
Du vaisseau qui gonflant toutes ses voiles passe ;
Et l'écume que l'eau leur jette de trop bas,
La pluie ou le soleil ne les effacent pas ;
Livrerai-je mon cœur à l'espoir du présage?
Tu m'as fait espérer, passant, que d'âge en âge,
Se heurtant, bondissant, l'un sur l'autre poussés,
Roulant dans leurs replis des vaisseaux fracassés,
Tantôt hurlant avec leurs millions de têtes,
Puis retrouvant la paix et l'oubli des tempêtes,
Les flots humains, pareils aux vagues de la mer,
Respecteront mon nom sur la page de fer !

LE LAURIER DU PAYS NATAL[1]

O Provence natale, et toi, Toulon, ma ville,
Interrogeons-les tous, de Ronsard à Banville :
« Poètes, qu'êtes-vous ? » et tous vont s'écrier :
« Des chercheurs qui vivons pour l'amour du laurier,
Des marcheurs éternels, voilà ce que nous sommes,
Et partout, dans les bois, sur les monts, chez les hommes,
Nous allons poursuivant l'idéal rameau d'or;
Quand nous l'avons conquis nous le cherchons encor,
Car dans la gloire, grand laurier toujours en sève,
Où l'on cueille une branche, un plus beau jet s'élève,
Et le désir revient aussitôt dans nos cœurs
Du laurier d'or, souci renaissant des vainqueurs. »
Or, je fuyais Paris, j'étais aux bords du Rhône
Qui, roulant des flocons d'écume en son eau jaune,

1. La Ville de Toulon a décerné, en juin 1873, à M. Jean Aicard la médaille d'or qu'elle avait proposée pour l'éloge en vers de Pierre Puget, mis au concours.

Chante et devient joyeux de l'azur provençal.
« Salut, disais-je, ô sol labouré du mistral,
Arbres que du soleil en poussière enveloppe;
Salut, fleuve, le plus terrible de l'Europe,
Qui sais trouver ici des murmures d'amour!
O mon pays, voici ton enfant de retour.
Je viens de me mêler aux chercheurs de chimère....
Mon peu de gloire était tellement éphémère
Que déjà des amis nouveaux que j'ai là-bas
De mes vers qu'ils aimaient ne se souviennent pas.
Accueille-moi d'un beau sourire, ô terre aimée;
Je veux oublier tout, même la renommée,
Et n'aimant plus que toi, je veux, pour m'accueillir,
Entendre tes joyeux tambourins tressaillir. »

A ces mots, une voix lointaine encor s'avance,
Fraîche, jeune, chantant : « Beau soleil de Provence; »
Et bientôt, un bouquet sauvage dans sa main,
Une fille aux grands yeux passe sur le chemin :
La paysanne vient de la forêt prochaine;
Ses durs cheveux sont noirs comme un charbon de chêne;
Une tresse au hasard déroulée et qui pend,
Sur son sein de charmeuse a l'air d'un noir serpent;
Elle va les pieds nus, tranquille et solitaire.
Brune (un autre l'a dit) comme la bonne terre,
Elle va; ses grands yeux, où rêve un amour pur,

Comme ceux de Pallas Athénè sont d'azur,
Et comme aussi les flots où se baigne l'Attique;
Moi, j'admire étonné cette figure antique,
Car noble est sa démarche, — et, souple au gré des vents,
Sa robe sur son corps se moule en plis vivants.

Une enfant d'Arzanno te sembla la Bretagne,
O Brizeux! Celle-ci venant de la montagne
Cueillir son gros bouquet de thym, de genêt d'or,
D'olivier pâle et que sa fleur pâlit encor
De plantes aux parfums ardents qui font qu'on aime,
Celle-ci me sembla la Provence elle-même.
Bientôt elle passait près de moi, détachant
De son bouquet, sans même interrompre son chant,
Un brin de laurier vert, et d'un geste superbe
Elle me le lançait devant mes pas dans l'herbe;
Puis, avant d'être au loin, se tournant à demi,
Elle me saluait d'un beau regard ami....

O Provence, c'est donc ainsi que tu m'accueilles!
Va, ton brin de laurier vivace aux belles feuilles
Avec un long orgueil je le conserverai;
Il me restera cher; il m'est deux fois sacré,
Car il est glorieux, car ton soleil le baise,
Contrée au ciel d'azur, belle fille française!
Car il croît près des flots parmi les myrtes verts,

Sur les coteaux dorés que je chante en mes vers,
Où me sourit encor mon enfance première,
Où mon aïeul mourant regretta la lumière,
Où, mes jours accomplis, toujours vert, toujours beau,
En plein sol, il pourra grandir sur mon tombeau.

BRUITS DU SOIR

Oh! l'heure douce et calme, en été, quand décline
Le soleil à demi caché par la colline!
Immobiles tantôt, les arbres languissants
A présent sont émus par des souffles naissants;
Au bourdonnement lourd de l'heure où l'ombre est tiède
Un bruit doux, fait d'appels et de rires, succède;
C'est l'instant où les gens, revenus du travail,
Font sortir le mulet et le menu bétail,
Et vont à l'abreuvoir, près du puits solitaire.
On entend sous des pas lointains sonner la terre;
La cigale attardée au loin frémit encor;
Là-bas, sur ce chemin où la poussière est d'or,
La charrette, au tournant, grince en s'ébranlant toute;
L'olivier bas, secoue, au bord de la grand'route,
Ses rameaux qu'a blanchis la poussière du jour;
Et tandis que partout sur les seuils d'alentour,

A l'ombre de la treille où pend la lourde grappe,
La fermière, après qui le chien bondit et jappe,
Dresse la table aux plats appétissants à voir,
On peut de tous côtés entendre dans le soir
(Car c'est l'heure agréable et tranquille où l'on puise
Cette eau fraîche qu'attend déjà la table mise),
On peut entendre autour de soi, de tous côtés,
Parmi les cris joyeux dans l'écho répétés,
Et les chansons qu'un souffle au loin porte affaiblies,
Le grincement mouillé des seaux et des poulies.

JEAN DES FIGUES

Paul Arène, ayant lu tes vers sur la cigale,
Je cherche une origine à ta voix musicale ;
Et voici : Lorsque Jean des Figues, tout en pleurs,
Naissant, fut déposé parmi les figues-fleurs
Et les feuilles, je crois qu'on mit dans la corbeille
Une cigale d'or, un peu sœur de l'abeille,
Qui, dormant, fut cueillie avec un rameau vert.
Or, l'un des fruits laissa, doucement entr'ouvert,
Aux lèvres de l'enfant perler son ambroisie,
Ambre divin, liqueur naturelle et choisie,
Goutte d'or transparente où luit tout le soleil ;
Et la cigale errante ayant, à son réveil,
Sur tes lèvres d'enfant bu la perle sucrée,
La cigale et le miel firent ta voix dorée.

LA PREMIÈRE PIERRE

Maison, sous ta première pierre
Dans un flacon scellé j'ai mis
Ces vers qui sont une prière :
Sois bien bâtie, hospitalière;
Petite, sois pleine d'amis.

Que l'eau, que le feu te respecte;
Sois chaude en la froide saison;
Fais dire, élégante et correcte,
Que Dauphin fut un architecte,
Terrerousse un maître-maçon.

Sois un abri sûr à mon rêve,
Un nid doux et tiède, où mes vers
Attendront, non loin de la grève,
Que leur aile au vent se soulève
Pour s'en aller par l'univers.

Dans ta serre où la fleur s'abrite
Invite l'abeille et l'oiseau ;
Que l'hirondelle te visite,
Et garde bien mon Théocrite
Sous tes frais plafonds de roseau.

Sois au passant douteux, au traître,
De toi-même lente à t'ouvrir ;
Sois bonne, quel que soit ton maître,
Aux hommes que tu verras naître,
A ceux que tu verras mourir.

Et tant que l'eau, le fer, la flamme
Épargneront ton monument,
Sois ferme et blanche, sois sans blâme,
Et que ces vers soient comme une âme
Que j'ai mêlée à ton ciment.

L'AIRE

Sur l'aire, dont on a brûlé l'herbe et les mousses
Qui poussèrent, tout l'an, entre les briques rousses,
Et dont un parapet décrépit fait le tour,
Dès juillet, sous l'azur torride d'un beau jour,
On étale l'amas des gerbes déliées,
Et les pailles au loin brillent ensoleillées,
S'enchevêtrant, croisant leurs mille barbes d'or,
Si bien qu'on croirait voir luire, vierges encor,
Au seuil de l'Orient entassés pêle-mêle,
Des traits de feu tout prêts pour l'aurore nouvelle.

O trésor des moissons mûres ! vivant trésor !
O chaleur de la vie ! éclat des blés ! seul or
Que le paysan voie, et qu'il touche à son aise !
Pain que le bon soleil prépare à sa fournaise !

Mais il faut que l'épi gonflé donne son grain;
Or le ciel dur est trop cruellement serein
Pour qu'on soulève et qu'on abatte dans la paille
Les lourds fléaux de bois sous qui le sol tressaille;
Aussi le paysan, au beau milieu du rond,
L'air grave et son chapeau très large ombrant son front,
Le fouet au cou, sifflant des chansons incertaines,
Et derrière son dos changeant de main les rênes,
Fait tourner sur le blé les chevaux de labour
Qui, les deux yeux bandés, en sueur, tout le jour,
Trottant avec lourdeur, foulent, liés par couples,
Le grain qui sous leurs pieds jaillit des épis souples.
Les gens qui reformaient tantôt, fourches en main,
Sans relâche, des tas d'épis sur leur chemin,
Ont laissé seul le maître indomptable à l'ouvrage,
Et sont déjà couchés non loin, sous quelque ombrage;
Car Midi vient; il monte, il invite au sommeil.
La verdure des pins reflète le soleil;
La mouche au corselet d'azur et d'émeraude
Bourdonne, et le frelon rayé de jaune rôde
Et poursuit les chevaux ennuyés et plus lents.
L'air flotte épais autour des arbres somnolents
Où, vibrante, accrochée à l'écorce inégale,
Joyeuse de l'été, résonne la cigale.
Le chaume, coupé ras, montre un sol crevassé,
Et l'horizon entier languit, presque effacé

Sous le rideau tremblant et fin de la lumière
Qui, diffuse, ressemble à de l'or en poussière.

Les chevaux, arrêtés, sous le fouet tout à coup
Reprennent, inclinant et relevant le cou,
Dans l'aire, avec lenteur, leur marche monotone.
Toute leur peau, qu'irrite une mouche, frissonne.
Et tels, jusqu'aux jarrets dans la paille enfoncés,
A chaque pas d'un flot d'épis embarrassés,
Ils soulèvent du pied des pellicules fines
Qui, s'envolant, leur vont agacer les narines.
Ils soufflent, mais le fouet s'est tu ; leur guide est las :
Plus de juron sonnant quand ils font un faux pas ;
Immobile et muet, l'homme, comme en un songe,
De l'une à l'autre main fait circuler leur longe,
Et, fermant à moitié ses grands yeux assoupis,
Ne voit plus que l'éclat du ciel et des épis,
Un flamboîment brutal entrant sous sa paupière,
Des chevaux tout luisants piétinant la lumière,
Et, devant lui, couchée au fond d'un trou du mur
Qui borde l'aire, tiède en son réduit obscur,
Projetant, bien qu'à l'ombre, un éclair, sa bouteille
Qui l'appelle et lui rit en vain, car il sommeille.

LES GENÊTS

C'est en juin que parmi les fleurs de la bruyère,
Dont le pollen léger flotte dans la lumière,
Parmi le laurier-rose orgueilleux, et le thym
Où le lièvre gourmand se gîte le matin,
On voit, prenant leur flamme à l'éclat de l'aurore,
Les fleurs d'or du genêt soudainement éclore.
Le coteau, jaune, embaume et rit à son réveil,
Tout couvert du genêt sacré, fleur du soleil.
Et comme dans la ville où l'église bourdonne,
Sur la colline où tout s'agite et carillonne,
Dans la pompe des fleurs, sous le grand ciel, dais bleu,
Tout luit, tout chante, et c'est aussi la Fête-Dieu.

La ville est gaie ; elle est splendide et pavoisée ;
On voit de longs tapis pendre à chaque croisée,

Humbles rideaux, draps blancs et même des velours
De pourpre, frangés d'or, balançant leurs plis lourds.
Tout est murmure allègre et couleurs éclatantes.
La rue en sa largeur a çà et là des tentes
Où sont peints des Saint Jean, des Saint Paul, des Jésus.
On voit des ciels tout bleus s'étoiler au-dessus
Des reposoirs chargés de fleurs, d'or et de cierges,
Où fument des encens au pied des Saintes Vierges.
On ne suit déjà plus les trottoirs rétrécis
Où les impatients du quartier sont assis
Dans leurs plus beaux atours, en noir, en robes blanches,
Enfin dans les habits classiques des dimanches.
Et parmi les passants, un sac plein sous le bras,
Des paysannes vont criant à chaque pas :
« Belle Gineste ! — Moi ! Moi ! — Par ici, la vieille ! »
Elle approche et puisant avec une corbeille
Légère dans le sac entr'ouvert, en ruisseaux,
Comme une eau merveilleuse épanchée à pleins seaux,
Au fond des tabliers des filles, dans la poche
Du petit frère, au fond de tout ce qu'on approche,
Dans ce mouchoir, dans ces deux mains, dans ce bonnet,
Elle fait couler l'or parfumé du genêt.

C'est l'heure de douceur où le soleil se calme.

Comme à Jérusalem on prodiguait la palme.

Sous les pas de leur Dieu, les croyants, brin par brin,
Jettent ici la sauge et le vert romarin.
Et surtout le genêt provoquant à l'extase,
Plus mystique et plus doux sous le pied qui l'écrase.
A présent, le bon Dieu peut venir ; tous sont prêts.

Le voici !... Le bedeau d'abord, en rouge ; après,
Les deux tambours battant la marche monotone ;
Lui, semble le tambour-major, et l'on s'étonne
Qu'il ne fasse pas faire à sa canne des tours.
Les plus petits enfants vont après les tambours
Et chacun porte un cierge en feu, lueur qui tremble.
Les tambours à leur pas impriment un ensemble
Fort lent, car chaque coup de baguette est suivi
D'un silence, — et tandis qu'ils passent, à l'envi,
A leur aise, les gens font sur les jeunes têtes
Pleuvoir à pleines mains la fleur des grandes fêtes.
On fait halte. C'est donc que là-bas on doit voir
L'abbé s'agenouiller devant un reposoir,
Et puis se retournant bénir la foule. On marche.
Saint Jean petit s'avance après David et l'arche ;
Puis des prêtres enfants, adorables curés
Qui pleurèrent huit jours pour être tonsurés.
Que de bannières ! l'or des genêts étincelle ;
Des mères se font voir leur fillette... « C'est celle
De là-bas, en jupon rose, au nœud blanc, qui rit. »

Des fenêtres, il pleut du genêt. Jésus-Christ,
Bel enfant brun, au front joyeux mais ceint d'épine,
Passe portant déjà sa croix sur son échine,
Ou bien représenté par un agneau tremblant,
Ou par un doux ramier crucifié, tout blanc.
Tout à l'heure on verra les pénitents sinistres,
La cagoule voilant leur face, noirs ministres
De la mort, enterreurs des corps suppliciés

Puis viendra le dais pourpre, et les beaux officiers
Commandant quand le dais s'arrête : Portez arme!
Cliquetis de fusils et d'encensoirs ; vacarme
De pas, de voix, de chants sacrés, de pleurs d'enfant ;
Mais lorsque l'ostensoir s'élève triomphant,
Tout se tait ; on pourrait ouïr voler les mouches ;
Le respect, tout à coup, a clos toutes les bouches.

On repart. L'ostensoir brille, astre de métal,
Sous le dais, et l'hostie est là dans son cristal.
Aux quatre coins du dais, des vieillards ont la joie
De tenir quatre glands dorés, et le dais ploie
Sous le faix d'un torrent de genêts amassés
Entre ses marabouts doucement balancés.

O tiédeur d'un beau soir ! parfums de myrrhe, ô charmes
Pénétrants ! ô subtils évocateurs de larmes !

Mysticité des fleurs, des encens et des soirs,
Mélancolie étrange autour des reposoirs,
Musique, bruits épars, ô frissons de la vie!
La chair palpite et l'âme au ciel se croit ravie
Parce que l'air est pur et le vent amoureux.....
Et les beaux jeunes gens se désignent entre eux
Celle qu'ils ont choisie entre les filles brunes.
Malgré le voile épais, on en voit quelques-unes
Chercher furtivement l'ami, du coin de l'œil;
Voyant qu'elle sourit, lui, tout tremblant d'orgueil,
L'accable sous les fleurs dont la molle caresse
Et le parfum léger invite à la tendresse.
O pieuses douceurs des souffles caressants!
Mysticité des soirs, des fleurs et des encens!
Plusieurs fois, il ira la guetter au passage,
Pour lui jeter les fleurs de l'amour au visage.
Et bientôt, quand déjà sous le ciel presque noir
On défait lentement le dernier reposoir,
Quand la procession se disperse, il dérobe
Une image sacrée, un ruban de la robe,
Un serrement de main rapide et tendre, un rien
Ou, qui sait! un baiser?... Elle : « Voulez-vous bien
Vous taire! » mais il presse, et tous deux dans la rue
D'où la foule lassée est soudain disparue,
Vont... Les genêts mourants embaument sous leurs pas,
Et Dieu sait quels conseils ils murmurent tout bas!

La nuit est chaude encore après un jour de braise....
Tu parles, vent des nuits, comme sainte Thérèse,
Et tandis qu'alangui de senteurs, tu t'endors,
Oh! quel bruit de baisers au fond des corridors!

FÊTE-DIEU

Quand vient la Fête-Dieu, dans ma ville natale,
Les reposoirs dorés, les tissus qu'on étale
Font reluire partout d'éclatantes couleurs,
Et comme d'un tapis de soie orientale,
Les pavés sont couverts de verdure et de fleurs.

Puis la procession lentement se déroule,
Femmes, enfants, abbés, vierges au voile blanc.
Alors, dans chaque rue où se presse la foule,
Il s'élève partout de tant de fleurs qu'on foule
Un étrange parfum, doux, mystique et troublant.

Et la coutume veut qu'on se jette au visage
Du genêt par poignée en guise de bonjour,
Et les vierges, chantant des *Ave* d'un air sage,
Œil baissé, joue en feu, reçoivent au passage
Les baisers de la fleur qui leur apprend l'amour.

JUIN

L'époque ardente des moissons
Règne des coteaux à la plaine ;
D'appels joyeux et de chansons
Toute la campagne est pleine.

Le char, lourd de gerbes de blés,
Va s'arrêter au bord de l'aire ;
Les épis sont désassemblés
Dans l'arène circulaire.

Mulets et chevaux maintenant
Deux à deux tournent dans l'arène,
Piétinant et repiétinant
L'épi vidé qui s'égrène.

La fourche va, vient, soulevant
Les flots de la paille légère ;
La paille vole au gré du vent
   Et le grain retombe à terre,

Au-dessus des grains mis en tas
Bientôt le crible se balance ;
Le vanneur vanne à tour de bras,
   Et le blé tourne en cadence ;

Tandis qu'avec un bruit pareil
Au loin, dans la campagne entière,
Les arbres, emplis de soleil,
   Tamisent de la lumière.

CHANSON DE LA MOISSON

Entends-tu crier les cigales?
Les oiseaux ont quitté leurs nids;
Voici déjà les blés jaunis,
Voici les moissons provençales.
J'ai repassé le fin tranchant
De ta faucille;
Viens, Nanette, la belle fille,
Prends ta faucille;
Nous chanterons, veux-tu? tout en fauchant.

Entends-tu piétiner par couples
Sur les gerbes d'or les chevaux?
Ils font, plus lourds que les fléaux,
Jaillir le grain des épis souples;

Moi, je vais au milieu du rond
Tenir les rênes.
Pailles, volez! retombez, graines!
Je tiens les rênes.
Nous chanterons, les chevaux tourneront.

Entends-tu dans les hautes herbes,
Chanter les grillons? c'est la nuit.
La lune doucement nous luit;
Viens, montons sur ce tas de gerbes.
Repos des fatigues du jour,
Ma flûte chante;
Je pleure; Nanette est méchante;
Je pleure et chante.
Te plaira-t-il, dis-moi, mon chant d'amour?

SAULES ET POMMIERS

Il ne faudrait pas croire au moins que nos rivages
Soient partout sans fraîcheur, torrides et sauvages.
Nous avons, même en août, des coins mystérieux
Où quelque source met un bleu reflet des cieux,
Où le peuplier droit monte, où verdit le saule,
Où frémit le roseau que l'hirondelle frôle,
Où l'herbe est verte, drue, humide; où nés des eaux,
Mille insectes bruyants sont chassés des oiseaux.
Là, tandis qu'à cent pas, en écartant les branches,
Tu vois un grand chemin, poussière et pierres blanches,
Où quelque charretier s'endort sur le brancard,
Tu peux errer tout seul et rêver à l'écart;
Là, parfois, dans les prés où courent les rigoles,
Marche, échangeant l'amour et les douces paroles,
Un beau couple d'enfants se tenant par la main;
Là, dans l'herbe où nul pas n'a tracé de chemin.

Se dressent des pommiers aux fruits dorés et roses.
Eh ! si parmi les fleurs dans la verdure écloses,
Nous n'avions pas le saule et le pommier, comment
La Galathée, afin d'agacer son amant,
Pourrait-elle jeter sa pomme, et fuir, agile,
Vers les saules, ainsi qu'il est dit dans Virgile?

NUITS D'ÉTÉ

La nuit vient d'effacer les formes sur la terre;
Mon cœur, plein de cette ombre où flotte le mystère,
Soupire, tout chargé de tristesse et d'espoir;
D'où vient ce triste espoir, nuits d'été, qu'en silence
Sous le ciel constellé le vent du Sud balance,
Et que le jour mourant fait naître dans le soir?

Ah! peut-être ce trouble épars dans la nuit douce
Est-il suave au monde et pour moi seul cruel;
Car je connais comment une femme repousse,
Et mon amour déçu peut m'attrister le ciel.

J'ai voulu respirer et m'emplir la poitrine
Du frais apaisement de la brise marine;

Alors, j'ai dans la nuit tendu mes bras ouverts;
Vous qui faites s'ouvrir mes bras, vents, mer, espace,
Que ne m'ouvrez-vous ceux de la vierge qui passe,
Et pourquoi suis-je seul parmi les sentiers verts?

O souffles, qui poussez vers nous de lentes voiles,
Quel baiser fait frémir leur sillage lacté?
Vaste azur frissonnant et tout pâle d'étoiles,
Pourquoi cette pâleur des molles nuits d'été?

Aux souffles du Midi, je sens mieux ma jeunesse;
Mais d'où m'apportent-ils le soupir qui m'oppresse,
L'amour dont je pâlis dans l'ombre et dont je meurs?
Et de quel bois de pins ardents, de lauriers-roses,
Et de grands aloès dont les fleurs sont écloses,
Apportent-ils en moi les lointaines rumeurs?

J'ai pris ce charme errant pour un divin breuvage,
Et je me suis senti défaillir et pâmer;
Mais dans ce vent, chéri des palmiers du rivage,
Je n'ai pas bu l'amour, j'ai bu la soif d'aimer.

C'est que le vent d'été berce dans la nuit brève
Les parfums alanguis des bois et de la grève;

Il porte la semence à l'arbre maternel;
Il prend les mots d'amour murmurés par les femmes,
Le bruit des longs baisers et les caresses d'âmes,
Et l'on respire en lui l'amour universel.

Heureux alors l'amant qui sent, près de l'amante,
Frémir l'âme du monde en lui baisant les yeux!
L'amour universel n'a rien qui le tourmente :
Il possède vraiment tout l'infini des cieux.

DANS LE GOLFE

La nuit tranquille avait des chuchotements faibles,
Sortant des tamarins, des myrtes, des hièbles,
Souffles d'oiseaux dormant parmi les rameaux verts,
Ou bruit doux des bourgeons tout à coup entr'ouverts;
Cela se mariait au rythme sur la grève
De la mer qui respire en dormant et qui rêve.
La vie étant partout, nul silence complet.
Sous l'haleine des nuits comme l'arbre tremblait,
Ainsi je frémissais au moindre soupir d'elle.
Des phalènes errants frôlaient parfois de l'aile
Ses cheveux d'un bleu noir comme l'azur des nuits.
Des parfums languissants se berçaient dans les bruits.

Une planche était là, fragile promontoire
En suspens au-dessus de l'eau bleuâtre et noire,
Pont sans issue au bout duquel était lié,
Sans gouvernail ni rame, un bateau, fin voilier.

« Ne fuyons pas au gré du vent, comme nos âmes
« Qui naviguent au loin sans gouvernail ni rames,
« Dans de grandes douleurs sans fond comme les mers,
« Dit-elle : gardons-nous des flots, menteurs amers. »

Sous l'horizon pâli se devinait la lune.
Nous étions au-dessus de l'eau moirée et brune,
Les pieds pendants, assis sur la planche, rêvant.
Nous sentions s'en aller nos désirs dans le vent
Qui nous faisait un lent message de caresses
Et qui nous chuchotait nos plus vagues tendresses.
« Vent, livre-lui l'odeur chère de mes cheveux ;
« Je te donne, vent pur, mes plus secrets aveux ;
« A son cœur attentif portes-en quelque chose,
« Songeait-elle,... dis-lui tout ce que moi je n'ose ! »

Et je pensais : « O vent, tu viens de te poser
« Sur ses lèvres avec la tiédeur d'un baiser :
« Invisible lien, tu réunis nos bouches,
« Souffle léger, ô vent heureux puisque tu touches
« Ses lèvres, où frémit la pudeur de l'aveu ! »

Tels nous rêvions, tremblants, sous le sombre ciel bleu.
Au flanc sourd du bateau sans gouvernail ni rames,
Onduleuse, la mer brisait en lentes lames.

Nous regardions les flots flexibles et polis
Qui berçaient le bateau dans un calme roulis.
Tels nous sentions la paix et le trouble du monde :
A nos pieds, le remous insensible de l'onde;
Mais là-bas, grande mer, sous le vent incertain,
Tes plaintes d'âme autour de quelque écueil lointain!

VITA BREVIS

Crois-moi, suis mon conseil, ô bel adolescent
Dont le premier amour fait bouillonner le sang.
Quand tu l'auras longtemps priée et quand la belle
A tes vœux pour toujours s'affirmera rebelle,
Va-t'en, fais un effort et va chercher ailleurs
Un but à tes désirs, une fin à tes pleurs.
Quelque autre te plaira ; cherche mieux ; à ton âge
On aime une âme pure, on aime un beau visage,
Et l'on aime surtout, bel enfant, d'être aimé.
Ainsi, ne reste pas dans tes larmes pâmé ;
Sans compter que ta fuite, en la rendant jalouse,
Peut vaincre la méchante et t'en faire une épouse.
Ne laisse pas périr ton beau corps sans amour,
Jeune homme, l'heure passe et la vie est un jour.

Tel l'insecte devient jaune et blond, puis pareil
Aux épis roux et chauds pénétrés de soleil;
Le feu vivifiant affermit son corps frêle,
Et, donnant leur vigueur aux nervures de l'aile
Qui deviennent d'un noir intense de velours,
Tend la membrane molle et fine des tambours
Qui trembleront bientôt de notes musicales,
Et que nos bruns enfants, tourmenteurs de cigales,
Sous les écailles d'or du ventre, savent voir
Luire en elles, polis comme un double miroir.

O mystère charmant surpris sous vos écailles!
Nul n'a vu votre sang en vous ni vos entrailles,
Cigales; vous n'avez rien en vous de caché,
Rien que votre instrument à vous-même attaché!
Vous n'êtes qu'une voix, qu'une chanson vivante;
Et lorsque la moisson, par le mistral mouvante,
Comme notre mer blonde ondule sous l'azur,
Alors, mûres aussi, vous, âmes du blé mûr,
Pareilles aux épis, brûlantes et dorées,
Vous chantez la lumière et les moissons sacrées!...
Silence! près de nous la cigale a chanté;
Elle est là, sur ce pin jaunissant de l'été;
Voyez : elle s'écoute, heureuse; elle travaille,
Puisque de ses longs cris tout son être tressaille;
En extase, attentive, elle ne nous voit pas;

Mais tout à coup, ayant entendu notre pas,
Elle nous a compris, et, par instants muette,
A s'enfuir brusquement, furtive, elle s'apprête....
Nous la gênons; elle aime à chanter sans témoin;
Et, — quand elle se tait, — on peut ouïr au loin,
Bruit qui monte et s'abaisse en strophes inégales,
Le tronc rugueux des pins résonner de cigales.

C'est la maturité des blés qui chante ainsi.

L'épi, sous les rayons incandescents roussi,
Froissant l'épi voisin, craque, et la moisson mûre,
Ne pouvant pas chanter sa gaîté, la murmure,
Et ravive, adoucit et renfle tour à tour
Son bruit que la cigale imite tout le jour,
Surtout à l'heure ardente où l'ombre bleue est tiède.
Où la mouche revient au dormeur qu'elle obsède,
Où le silence enfin plane avec le sommeil
Dans un vent doux et lourd tout chargé de soleil.

Un jour les blés criants tombent sous les faucilles :
Les cigales encor font éclater leurs trilles,
Et leurs cris déchirants répètent un adieu
A la chaleur du ciel étincelant et bleu....
Les moissonneurs lassés maudissent ces pleureuses....
Et plus tard, quand les champs sont livrés aux glaneuses,

Et quand sur l'aire on voit, du soleil dans les crins,
Les chevaux piétiner l'épi gonflé de grains,
La cigale confie, avant que de se taire,
Blé vivant, sa semence immortelle à la terre.

Près de l'aire parfois un tas de gerbes d'or
Sous les souffles errants frissonne et parle encor,
Mais déjà l'on n'entend qu'à de longs intervalles
L'hymne d'été, le bruit des blés et des cigales;
Et quand la paille est vide et qu'un vent assoupi
Chasse en fins tourbillons les restes de l'épi,
Quand gisent les blés morts au fond des granges pleines,
La cigale aussi meurt... jusqu'aux moissons prochaines.

L'IMMORTELLE

Tu croîs dans ma Provence, ô divine Immortelle!
L'hiver, sur les coteaux que le flot bleu dentelle,
On abrite tes plants comme on cache un trésor;
Tes tiges en avril jaillissent de la touffe,
Et quand les blés sont mûrs, aux mois où l'on étouffe,
Ta plante grise érige en bouquets tes fleurs d'or.

Tous les abandonnés, fils, maîtresses ou mères,
Vont, croyant au retour des bonheurs éphémères,
Dédier tes bouquets à de chers endormis;
On te connaît au loin, mais tressée en couronne,
Non pas quand notre été de ses feux t'environne,
Ou qu'au soupir des nuits de printemps tu frémis.

C'est pourquoi nul ne sait ce qui te donne une âme,
Ni combien notre ciel t'a versé de sa flamme,

Pour que, cueillie un jour, tu dures longuement ;
Ils ignorent d'où vient l'or vif de ta corolle,
Et nul d'entre eux ne sait, Immortelle, ô symbole,
Quel dur soleil a fait ton doux rayonnement.

Il faut que, dépassant de haut tes feuilles grises,
Tes tiges, tous les ans, par les étés sans brises,
Se dressent vers l'azur où le soleil se fond ;
Il faut qu'autour de toi l'ombre soit inconnue,
Et que, seule, au flanc sec de la colline nue,
Tu boives tout le feu d'un sol roux et profond,

Le soleil redouté fait ta gloire et ta joie ;
Ta tige, qui durcit, se rompt quand on la ploie,
Car en place de sève y court un feu subtil ;
Les fleurs qui meurent vite ont besoin d'une eau fraîche ;
Toi, tu ris au soleil de juin qui les dessèche,
Tu vis de ce qui fait mourir les fleurs d'avril.

Pourquoi ? comment ? — voilà le rêve et le mystère.
D'autres fleurs, comme toi, dans l'air et dans la terre
Aspirent le soleil et l'ardeur de l'été ;
Mais nul autre ne fait ce travail dans sa trame,
Et n'a ce don sublime, envié de mon âme,
De faire d'un rayon son immortalité.

Fleur divine, la pluie ou l'ombre t'est fatale ;
Il te faut un pays qui plaise à la cigale,
Et de tièdes recoins fermés aux vents du Nord ;
Car l'immortalité te vient de la lumière
Qui se conserve en toi dans sa vertu première :
C'est le soleil en toi qui fait mentir la mort.

PULSANDA TELLUS

La Provence m'a dit avec sa voix de mère :
Oublie, enfant, l'horreur des songes, la chimère,
Et tout ce que t'ont dit en leur mysticité
Les horizons du Nord qui sont beaux sans clarté,
Viens te baigner sept fois dans les flots de l'Attique,
Et dans les souvenirs sereins du monde antique,
Avant de parcourir cette étrange forêt
Où sans Virgile et seul le Dante s'égarait.
Crois-moi : la vie est bonne, enfant ; la mort est bonne.
Écoute les conseils que ma lumière donne ;
Bois le jour, bois la vie ; aime, c'est le meilleur,
Et contemple à loisir le monde extérieur....
Tu pourras t'en aller après dans le mystère,
Mais pour mieux prendre essor sens sous ton pied la terre.

LETTRE A SULLY-PRUDHOMME

Oui, jeune maître, après tant de vieux devanciers,
Je dis aussi les champs, les labeurs nourriciers,
Les moissonneurs coupant les blés, liant les gerbes,
La vendange dansante et les taureaux superbes
Paissant en liberté les pâturages mous,
Puis domptés par l'adresse et ployant les genoux;
J'ai dit le tambourin qui bourdonne aux oreilles
Comme toute une ruche où rentrent les abeilles;
Et les propos sur l'aire après l'ardeur du jour:
Et les bals dans la nuit, propices à l'amour;
Et j'ai dépeint aussi l'activité des villes,
La mer soumise au port et sous les vents serviles,
Les bateaux sillonnant l'infini de la mer;
Un cycle de saisons, printemps, automne, hiver,
Et l'été blond, après ces époques égales,
Ramenant la chanson divine des cigales.

Ah! c'est que trop longtemps le spleen, le pâle ennui
Venu du Nord brumeux qui nous tue aujourd'hui,
La molle rêverie alourdissant les têtes
Ont été célébrés dans les vers des poètes;
On est las de ce mal dont Byron languissait!
Toi, ta tristesse active a fait honte à Musset;
Ta douleur qui sourit ressemble à l'espérance;
Tu sais si tendrement exprimer la souffrance
Qu'au charme de ta voix on se sent consolé;
Ton cœur n'est pas cruel pour être désolé;
Triste mais courageux, tu saisis en toi-même,
Afin d'en composer ton suave poème,
D'intimes sentiments, mystérieux et doux,
Que tes mots créateurs nous révèlent en nous;
Dans une forme heureuse avec art nuancée,
Tu fixes l'infini fuyant de la pensée;
Tu n'as pas, comme tant de poètes rêvant,
Jeté des cris confus comme les cris du vent
Et répandu ton âme en vains soupirs moroses;
Tu n'as jamais souffert sans en chercher les causes.
Qui donc se sent heureux sans y penser? l'oiseau.
Qui pleure sans savoir? Pascal dit : le roseau.
Pendant que l'oiseau chante et que le roseau vibre,
Toi, tu penses : tu sais souffrir en homme libre,
Et c'est un beau spectacle, une douleur d'où sort
Comme un conseil de vivre indépendant et fort.

Ami, tandis que toi, consolant, bien que triste,
Tu montres l'homme à qui nul effort ne résiste
Explorant l'âme humaine et domptant à son tour
Ce qui le maîtrisa, tristesse, joie, amour,
Moi je dis simplement l'azur, les blés, les roses....
Un espoir vient en nous du spectacle des choses.

A JEAN AICARD

SONNET

Tu nous as rapporté de ton pays natal
Ce qui nous manque ici, l'air, le jour et la flamme;
Ton poème réchauffe et colore notre âme
Comme un reflet brûlant d'azur oriental.

Tu nous montres, à nous qui la connaissons mal,
Ta Méditerranée où la vague se pâme
Sous un ciel triomphant dont la splendeur proclame
Avec des clairons d'or les droits de l'Idéal!

Disciple harmonieux de l'antique cigale,
Je ne te saurai rendre aucune joie, égale
A la sereine ivresse où m'ont plongé tes vers;

N'en fais que de pareils ou n'en fais jamais d'autres;
Plains et n'imite pas la tristesse des nôtres
Où ne se sont mirés ni les cieux ni les mers.

SULLY-PRUDHOMME.

Paris, 8 mars 1874.

LES CIGALES

Puisque l'été pour moi c'est la Provence même,
Le jaune été clora mon livre et mon poème,
Car, ô Muses, les vers qui terminent sont ceux
Dont peut se souvenir le lecteur paresseux ;
Et puisque dans l'été c'est midi, l'heure ardente,
Que j'aime, et qu'à midi la cigale stridente
Vibre plus que jamais dans les pins toujours verts,
C'est sa chanson qui doit emplir mes derniers vers,
Et je veux qu'en fermant mon livre, avec paresse,
Le lecteur ébloui se dise : « Est-ce la Grèce ?
« Est-ce notre Provence où le ciel est si clair,
« Où l'azur est si bleu, reflété par la mer ? »
Et je veux qu'en quittant mon livre, à son oreille,
Tout en clignant ses yeux qu'août brûlant ensoleille,

Il entende un grand bruit de cigales en chœur
Chantant l'août provençal et le soleil vainqueur,
Afin qu'à leurs chansons dont frémissent leurs ailes,
Je ramène son âme aux choses éternelles.

II

LA CIGALE

Je suis le noble insecte insouciant qui chante,
Au solstice d'été, dès l'aurore éclatante,
Dans les pins odorants, mon chant toujours pareil
Comme le cours égal des ans et du soleil.
De l'été rayonnant et chaud je suis le Verbe,
Et quand, las d'entasser la gerbe sur la gerbe,
Les moissonneurs, couchés sous l'ombrage attiédi,
Dorment en haletant des ardeurs de midi,
Alors, plus que jamais, je dis, joyeuse et libre,
La strophe à double écho dont tout mon être vibre,
Et tandis que plus rien ne bouge aux alentours,
Je palpite et je fais résonner mes tambours;
La lumière triomphe, et, dans la plaine entière,
On n'entend que mon cri, gaîté de la lumière.

Comme le papillon, je puise au cœur des fleurs
L'eau pure qu'y laissa tomber la nuit en pleurs.
Je suis par le soleil tout-puissant animée,
Socrate m'écouta ; Virgile m'a nommée.
Je suis l'insecte aimé du poète et des dieux ;
L'ardent soleil se mire aux globes de mes yeux ;
Mon ventre roux, poudreux comme un beau fruit, ressemble
A quelque fin clavier d'argent et d'or qui tremble ;
Mes quatre ailes aux nerfs délicats laissent voir,
Transparentes, le clair duvet de mon dos noir,
Et, comme l'astre au front inspiré du poète,
Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête.

III

« Trois rubis enchâssés reluisent sur ma tête. »
Ainsi j'ai fait parler la cigale. — « O poète!
« Il faudra corriger ce vers, quoique charmant.
« Ces trois fleurons d'honneur sont trois yeux, simplement.
« L'insecte porte au front *trois yeux supplémentaires.* »
O cigale sacrée. Être plein de mystères,
Quoi! ce n'est point assez d'être un corps idéal,
Un petit et léger instrument musical,
Où la vie abondante entre avec la lumière,
Un fin chef-d'œuvre ayant juste assez de matière
Pour que l'air à ton gré vibrant se change en sons!
Quoi! ce n'est point assez, pour prix de tes chansons,
Que les dieux t'aient créé si semblable aux dieux même!
Il faut que les rubis qui font ton diadème,
L'astre triple étoilant ton front, cigale d'or,
Il faut que ta parure enfin te serve encor
A voir mieux les forêts de pins, la mer féconde,
Le grand soleil, par qui tout a vie en ce monde,
Et tu portes au front, cigale chère aux dieux,
Un triangle de trois joyaux qui sont des yeux!

IV

O cigale, avant d'être harmonieuse ainsi
Et de vibrer dans la lumière,
Que faisais-tu? — « J'étais, dit-elle, un ver transi,
Un germe en travail sous la terre.

« Pour que je puisse un jour mûrir au grand soleil,
La terre fécondait ma sève;
Muette, je semblais dans un obscur sommeil,
Mais la lumière était mon rêve.

« Sache espérer, ami, les splendeurs de l'été
Tout l'hiver, quand la nuit est noire;
Sois sans cesse en travail dans ton obscurité
Si tu veux mûrir pour la gloire! »

V

A LA CIGALE

Homère a comparé le charme de ta voix,
Quand tu vibres posée au faîte des grands bois,
A l'éloquence auguste et pleine de sagesse
Des vieillards discourant entre eux ; toute la Grèce
T'aimait : Anacréon te dit semblable aux dieux.
Et Socrate et Platon trouvaient mélodieux,
Aux bords de l'Ilyssus et sous les lauriers-roses,
Tes chants, écho du bruit universel des choses.
Virgile en un beau vers fixa ton nombre d'or,
Et le tendre Chénier modulait hier encor
Pour toi son vers pareil au noble vers antique.
Cependant, citadin ou travailleur rustique,
Par les grands jours d'été, plus d'un dit aujourd'hui
Que ta voix monotone exhale un long ennui....
Cigale, plaignons-les. L'Hymette, à leurs oreilles,

Est plein d'un importun bourdonnement d'abeilles :
Plaignons-les. Ils n'ont pas ce luth intérieur
Qu'un soupir même anime et fait trembler au cœur,
Et jamais le seul bruit d'une voix cadencée
N'éveille en eux l'écho divin de la pensée.

VI

MIDI

Les riches, dédaigneux des beautés véritables,
Ne cherchant que bons lits partout et bonnes tables,
Se font Russes l'été; l'hiver, Italiens.
Ces goûts artificiels ne seraient pas les miens.
Moi, j'aime à mesurer tes forces, ô Nature!
Je veux voir tes fureurs vaincre la créature,
Et je voudrais chanter, ô Déesse, en mes vers,
Si j'étais Norwégien, tes plus rudes hivers!

Voilà pourquoi l'été me plaît, dans ma Provence;
Mon cœur bondit joyeux quand juin brûlant s'avance
Et l'heure de l'été qui me charme le mieux
C'est celle où le soleil est au mitan des cieux,
C'est midi, le moment superbe où la victoire
Est au dieu souverain qui plane dans sa gloire.

Rayonnant là-haut, fixe au zénith, le soleil
Semble être alors au fond d'une coupe en vermeil
Immense, renversée, et d'où pleut et ruisselle
La lumière torride, intense, universelle,
Ici tombant d'aplomb, là-bas obliquement.
Quel dieu verse sur nous cet éblouissement?
Quelle invisible main tient la coupe dorée,
Suspendue, inondant de flammes la contrée,
Les monts, les bois, la mer où les flots ont tiédi?...

O Terre, abreuve-toi de soleil! c'est midi!
Et la Terre, s'ouvrant des crevasses soudaines,
Boit; et la vigne au flanc des coteaux, dans les plaines,
Boit la chaleur du sol qui mûrit le bon vin;
Et thym, chêne, olivier, tout boit le feu divin,
Car l'eau n'est pas le seul breuvage utile aux plantes,
Car sans ce long torrent de flammes aveuglantes,
Et sous lequel parfois tu gémis accablé,
Homme, où trouverais-tu le bon pain fait de blé?

Voilà ce qu'à midi, quand l'homme dort à l'ombre,
Chantent éperdument les cigales sans nombre;
Elles disent à l'homme ingrat : « Dors ton sommeil;
« Nous, nous remercîrons pour toi le grand soleil,
« Car il faut bien quelqu'un pour rendre aux dieux hommage;
« Dors, nous savons chanter; interromps ton ouvrage;

« Laisse-toi conseiller un somme d'un moment
« Au bord du ruisseau frais, par le bourdonnement
« Du frelon, de la mouche à miel, et par nous-même;
« Dors, nous chantons pour toi le soleil qui nous aime;
« Nous vivons pour cela, pour dire la gaîté
« De la Terre, à midi, quand triomphe l'été! »

VII

IMITÉ DE L'ANTHOLOGIE GRECQUE

ANONYME

Entre deux troncs voisins d'un cyprès et d'un orme,
Une araignée avait tissé sa toile énorme ;
Une cigale vint s'y prendre étourdiment.
Moi, qui par là venais, ayant vu le tourment
Du chantre aérien palpitant de souffrance,
Je ne passai pas outre avec indifférence,
Mais je la délivrai de ses liens subtils,
Et du piège perfide ayant rompu les fils :
« Va, dis-je, prends ton vol, sois sauvée et sois libre,
« Car dans ton chant divin la voix des Muses vibre. »

VIII

IMITÉ D'APOLLONIDAS

Accrochée à la tige extrême d'un buisson,
Une cigale, en plein midi, de sa chanson
Joyeuse, que scandaient ses frémissements d'aile,
Charmait la solitude attentive autour d'elle.
Or, avec ses pipeaux maudits, un oiseleur,
Criton de Pialie, ayant eu-le malheur
D'engluer la chanteuse à son buisson ravie,
Le coupable ne prit plus d'oiseaux de sa vie.

IX

IMITÉ D'ARCHIAS

Naguère, sur la cime ondoyante d'un chêne,
Ou sur un vert sapin de la forêt prochaine,
Cigale, tu chantais aux pâtres d'alentour
Tes chants plus doux qu'un luth qui résonne d'amour.
Mais de noires fourmis, ô chanteuse dorée,
Sur ton rameau, chemin rugueux, t'ont rencontrée;
Attaquée et vaincue, ô cigale, à présent
Voilà ton corps léger sur la terre gisant,
Et les ombres du Styx t'entourent avant l'heure.
Mais pourquoi m'indigner, cigale que je pleure?
Homère, demi-dieu, n'a-t-il pas eu ton sort?
Et sous les coups d'obscurs pêcheurs n'est-il pas mort?

X

IMITÉ DU « CALENDAL » DE FRÉDÉRIC MISTRAL

La poésie était drue à la cour des Baux,
Et lettrée. En ce temps, chanteurs jeunes et beaux,
On avait ce Vidal de la Louve, homme étrange ;
Raimbaud de Vacqueiras et le Raimbaud d'Orange,
Perdigon, Cadenet, dont la légère voix
Vous fit jaloux, mésange et rossignol des bois !
Là, Gui de Cavaillon chantait, et Boniface
De Castellane ; là, tous les deux pleins de grâce,
Chantaient Roger avec Bertrand de Lamanon,
Et d'autres, des meilleurs, dont je passe le nom,
Tel par exemple encor Fouquet l'abominable,
Qui, tous fameux, avec honneur portaient le nable,
La viole accompagnant villanelle ou rondeau,
Et la cigale d'or aux ganses du chapeau.

XI

Quand les neuf Muses sœurs, dit Platon, furent nées,
Quelques hommes, épris des strophes alternées,
Des cadences, du rythme, et de la lyre enfin,
En oublièrent tout dès lors, même la faim,
Et des soins de la vie insoucieux, ou même
Incapables, ils ont passé l'heure suprême
Sans voir la mort présente, en regardant les cieux.
Pour les récompenser, c'est alors que les dieux
Changèrent ces premiers poètes en cigales
Qui peuvent subsister d'un rien, plus que frugales ;
Et qui, mortes un jour, s'en vont, esprits légers,
Vers les neuf blanches sœurs, comme des messagers,
Sur les ordres divins dire à ces immortelles
Quel poète ici-bas vit pour chacune d'elles.

Ainsi parle Platon. — O messagers sacrés,
Cigales, nommez-moi là-haut et vous direz
Seulement qu'en ce siècle ingrat qui vous ignore,
Moi j'ai chanté pour vous et que je vous honore !

XII

Ce paysan m'a dit : « La cigale en un jour,
« Naît, chante au grand soleil, et meurt ivre d'amour.
« Elle vit pour chanter, et chante pour la gloire.
« Personne ne la vit jamais manger ni boire,
« Car elle ne veut pas cesser un seul instant
« Sa chanson amoureuse au soleil éclatant.
« C'est pourquoi la cigale est, comme l'hirondelle,
« Sacrée, et les enfants seuls sont méchants pour elle ;
« Aussi, quand ils la font souffrir, les gronde-t-on. »

Et, distrait, je lui dis : « Vous avez lu Platon ? »

XIII

Quand le jour a chauffé la terre comme braise
Et qu'elle exhale encor des vapeurs de fournaise,
Bien que le soleil soit derrière l'horizon,
Alors j'aime écouter, du seuil de la maison,
La cigale, au sommet d'une tige menue,
Qui s'attarde à chanter, la nuit presque venue,
Parce que l'air est chaud et lui fait oublier
Que le soleil ardent a cessé de briller.
Mais le paysan dit qu'elle chante à cette heure,
Lorsque, née au matin, il est temps qu'elle meure.
La mourante, fixant vers l'Occident ses yeux,
Au soleil disparu prolonge ses adieux,
Et, plus mélodieuse en sa chanson dernière,
Meurt avec le suprême adieu de la lumière.

XIV

CHANSON DES CIGALES

Cigales, mes sœurs,
Qu'importe à nos cœurs
La richesse des granges pleines,
Pourvu que nos voix
Sonnent par les bois
Quand midi flambe sur les plaines?

Laissons la fourmi
Se glisser parmi
L'amas gisant des blondes gerbes,
Et les noirs grillons,
Hôtes des sillons,
Sautiller dans l'ombre des herbes.

Viennent les frimas,
Nous n'implorons pas

Ceux qui n'ont ni la voix ni l'aile ;
Dès qu'a fui l'été,
Nous avons été...
Mais notre gloire est immortelle.

XV

AUX CIGALES APOCRYPHES

DE JEAN LA FONTAINE

O poètes mauvais, vous faites tort aux bons!
Ridicules faucheux qui voyagez par bonds,
Ailés, mais cependant montés sur des échasses,
Sauterelles des prés, longs insectes voraces,
Vous que l'on vit parfois vous entre-déchirant,
Quoi, c'est vous, ô fléau des moissons, que l'on prend
Pour les cigales d'or, ces chanteuses frugales!
En vain vous essayez d'imiter mes cigales;
Vous n'avez pas au cœur une lyre d'argent!
Hélas! vous irritez l'auditeur indulgent
Avec les bruits stridents de scie ou de crécelles
Que font vos corselets craquant contre vos ailes,
Et vous déshonorez, destructeurs de blés verts,
O vous que La Fontaine a flétris dans ses vers,
Plagiaires honteux, voleurs de renommée,
Les poètes divins et la cigale aimée.

XVI

La fourmi dit à la cigale :
« Quand cesseras-tu ta chanson,
« O paresseuse sans égale,
« Et que ne fais-tu ta moisson?
« Vois tout ce qu'en mon trou j'emporte;
« Viens avec moi, tu me verras
« Enfouir mes bons grains, de sorte
« Que sous terre ils ne germent pas. »

La cigale lui dit : « Sous terre,
« J'ai vécu longtemps loin du jour :
« Là, travailleuse et solitaire,
« J'ai préparé mon chant d'amour;
« Là, j'appris, des germes en sève,
« Les secrets du sillon troublé,
« Et je préfère un grain qui lève
« A tes greniers où meurt ton blé. »

XVII

IMITÉ DE LONGUS

Chloé s'endort, Daphnis : « O fâcheuses cigales ! »
Dit-il en contemplant les deux rondeurs égales
Du beau sein qui s'élève au gré du frais sommeil...
« Elles ne cesseront de crier au soleil,
« Empêchant son repos d'une voix importune ! »
— Il dit. Une cigale, à ces mots, de fortune,
Fuyant une hirondelle, arrive étourdîment,
Soudaine, se jeter dedans le sein charmant....
C'est bien pourquoi ne put la prendre l'hirondelle,
Qui non plus ne retint son vol et, d'un coup d'aile,
En passant effleura le visage endormi....
Chloé crie, en sursaut dressée, et son ami
Riait de sa frayeur.... Ce rire et l'hirondelle
Qui voletait encore en criant autour d'elle
L'assurent, et frottant ses beaux yeux aux cils d'or

Chloé sent le désir de s'endormir encor.
Lors se met à chanter la cigale gentille
Entre les deux tétins de la timide fille,
Comme pour de ce doux abri dire : Merci ;
Dont Chloé de nouveau surprise crie aussi
De plus belle, et Daphnis de rire et pour y prendre
Cette cigale, usant de l'occasion tendre,
Il lui glisse la main dans le sein, bien avant,
D'où fut alors tiré l'insecte poursuivant
Dans la main de Daphnis sa chanson familière ;
Chloé, joyeuse, vit la bête prisonnière,
Et puis, l'ayant baisée, en son sein palpitant
Elle-même la mit alors toujours chantant.

XVIII

LA CAPTURE

Quoique ébloui du grand horizon radieux,
Un roseau dans sa main, l'enfant de tous ses yeux
Cherche dans l'amandier la cigale qui chante.
« Je la vois ! » Alentour, naïvement méchante,
La troupe des bambins espère et parle bas.
Lui, tend son grand roseau sans avancer d'un pas,
La cigale se tait, mais, rêveuse, il lui semble
En ce roseau qui dans la main de l'enfant tremble
Voir un brin d'amandier qu'agite un peu de vent.
L'enfant siffle, et bientôt sur le roseau mouvant
Qui vient de la frôler la cigale se pose,
Distraite par le doux siffler de l'enfant rose
Qu'échauffent le soleil, l'espoir et le plaisir.
La voilà ! Les enfants voudraient tous la saisir,

Mais chut! il faut mener à bout la grande ruse!
Et, suivi de la bande entière qu'il amuse,
L'enfant sifflant toujours une gamme d'oiseau
Porte, silencieuse au sommet du roseau,
La cigale, qu'il va surprendre ainsi charmée
Dans la subite nuit de la maison fermée.

XIX

LA CAGE A CIGALES

Laissant autour de lui ruisseler la lumière,
Assis, les pieds pendants, sur une haute pierre,
L'enfant préoccupé travaille, et, par moment,
Regardant son labeur, rit de contentement.
Son vieux feutre est troué, tant qu'à travers se joue
Le soleil, miroitant en frissons sur sa joue.
Tordu, superbe et noir, un chêne-liège est là.
Tantôt, dans son écorce arrachée, il tailla
Deux planchettes qu'ensuite et d'espace en espace
Il perce aux quatre bords d'un rang de trous où passe,
Sous ses doigts, en bâtons menus, le fenouil vert.
Les cigales, non loin, donnent leur gai concert.
La résine des pins ardents, sueur ambrée,
Pleure le long des troncs où, chanteuse dorée,

La cigale redit la lumière et l'amour.
Lui, tremble impatient, car toutes tour à tour
Se répondant, il croit qu'elles raillent peut-être
La prison où bientôt il rêve de les mettre;
Il se hâte en songeant au plaisir de monter
Sur leur branche et plus tard, pour les faire chanter,
A travers les barreaux aux distances égales
De toucher d'un fétu le ventre des cigales.

XX

LES « MIROIRS » CREVÉS

L'enfant a voulu voir, le cruel curieux,
Cigale, ce qui rend ton corps harmonieux;
Écolier de la vie, il ne sait pas encore
Qu'il faut écouter Pan, l'immense dieu sonore,
L'aimer, sans trop vouloir lui ravir ses secrets,
Et qu'en apprenant tout on apprend les regrets.
Que fait-il? Soulevant d'une main sacrilège
Le double bouclier d'or bruni qui protège,
Sur ton ventre, tes deux tambourins lumineux,
Il aperçoit tes fins « miroirs » ayant en eux
Les sept couleurs du prisme, image de la gamme.
Ayant vu l'instrument, il en voudrait voir l'âme.
Qu'y a-t-il sous l'éclat de ces vitres d'argent,
Sous ces lames d'azur où brille un feu changeant,
Et profondes pourtant comme sont des prunelles?
Quoi!... tu poses, enfant, ton brin de jonc sur elles?
C'en est fait: les miroirs sont crevés! qu'apprends-tu?

Le prisme s'est éteint; le poète s'est tu.

XXI

Notre temps te dédaigne, ô cigale que j'aime.
Et pourtant ta chanson est bien toujours la même;
Elle n'est pas moins noble et pure qu'autrefois.
Or, quelqu'un a changé, de l'homme ou de ta voix :
C'est donc l'homme; il faut bien que mon cœur s'y résigne.
La mer bleue et le ciel, les oliviers, la vigne,
Le dieu Pan, sont toujours les mêmes; l'homme, non.
Si tu veux l'éprouver, change un moment de nom,
Et sous l'ombrage frais de nos places publiques
Viens, rapsode divin, chéri des temps antiques,
Viens, être harmonieux, dans nos bourgs, nos cités,
Nous redire, en des chants autrefois respectés,
Ulysse, Troie en flamme, et la Grèce ta mère,
Et vois si l'on t'écoute, Ame du vieil Homère!

XXII

IMITÉ DE MARCUS ARGENTARIUS

Myro, pour sa cigale, a construit ce tombeau.
Des larmes ont baigné son visage si beau,
Quand Pluton appela sa cigale chérie.
En rameaux de bruyère et de sauge fleurie,
Un bûcher fut dressé par elle avec amour;
Tous ses jeunes amis sanglotaient alentour,
Et sur ce que la flamme a laissé de poussière
Ils ont jeté des fleurs de sauge et de bruyère.

XXIII

Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —
Pour conquérir la coupe avec tant d'art décrite;
Quand il eut dit Daphnis aux yeux éteints d'amour,
Oublieux des troupeaux, languissant tout le jour,
Et Cypris lui criant, railleuse : « Éros te dompte ! »
Quand il eut dit Daphnis vaincu, pâle de honte,
Murmurant aux vallons, au fleuve, aux monts, aux bois,
A Pan, ses doux regrets, de sa plus douce voix,
Et conjurant ce dieu d'être à son vœu facile,
Et d'accourir (du haut du Ménale), en Sicile,
Car il lui lègue, avant de fuir le jour du ciel,
Sa syrinx, où la cire a mis l'odeur du miel;
Quand Thyrsis eut pleuré Daphnis, le berger tendre
Que les nymphes jamais ne doivent plus entendre,
Les nymphes qui l'aimaient et qui voient son beau corps
Rouler dans le courant et s'éloigner des bords;
Quand Thyrsis eut chanté, — Thyrsis dans Théocrite, —
En lui donnant la coupe avec tant d'art décrite,

Le chevrier lui dit : « Le prix est à toi; prends;
« Prends ma coupe sculptée, aux reliefs odorants;
« Je ne l'ai pas touchée encore de ma lèvre;
« De plus, trais Kissètha, ma plus féconde chèvre;
« Et puis, je te souhaite, avec du miel doré
« Pour en emplir ta bouche adorable à ton gré,
« La figue d'Aigilos que nulle autre n'égale,
« Car toi, tu chantes mieux, Thyrsis, que la cigale! »

XXIV

SUR LA CIGALE

TRADUIT D'ANACRÉON

Bienheureuse cigale ! — au front des bois posée,
Contente d'un peu de rosée,
Tu chantes comme un roi !
Tout ce que voient tes yeux, les chênes et la mousse,
Aux champs, aux bois, tout ce qui pousse,
O cigale, est à toi !

Étant inoffensive, on t'aime ; et l'on t'honore,
Parce que ta lyre sonore
Nous annonce l'été.
La Muse te chérit ; et Phoibos aussi t'aime ;
Et c'est par sa volonté même
Que ta voix a chanté.

Toi, tu ne connais rien de la vieillesse austère ;
Tu sais, sage enfant de la terre,
Des chants mélodieux.
Tu n'as ni chair ni sang ; la douleur, tu l'ignores,
Et tu vis tes quelques aurores
Presque semblable aux dieux !

XXV

J'ai suivi du regard le vol d'une hirondelle,
Et, très haut dans l'azur, chaque battement d'aile,
Que je n'entendais pas, figurait à mes yeux
Les signes longs ou brefs d'un rythme harmonieux;
Après des coups pressés comme des cris de joie,
Le vol s'apaise, l'aile entière se déploie
Immobile, et bientôt l'andante grave suit
L'allegro palpitant qui faisait plus de bruit.

L'insecte d'or aimé de Platon, la cigale,
Varie ainsi le vol de sa strophe inégale;
Sa voix vibrante monte, et puis, subitement,
Dans une même note elle plane un moment.

XXVI

Quoi qu'ait dit Evenus de Paros, l'hirondelle
Vagabonde, à chacun de ses foyers fidèle,
Ne t'assaillit jamais, ô cigale. Les dieux
Rythment son vol sur tes accents mélodieux,
Et vous font toutes deux filles de la lumière;
L'hirondelle, du vol infini coutumière,
Sait que vous êtes sœurs et respecte ton chant.
C'est le moineau goulu, criailleur et méchant,
Qui de ton corps, chef-d'œuvre exquis, fait sa pâture.
Car c'est la vieille loi dans la vieille nature
Qu'aveugle et sourd, le ventre à l'esprit soit fatal.
Donc le moineau barbare a droit d'être brutal,
Mais que t'importe à toi le bec qui te dévore,
Pourvu qu'en expirant ta douleur chante encore!

XXVII

Bien d'autres avant moi firent ce simple vœu :
Sous le ciel de Provence éternellement bleu,
De mourir en été, les fenêtres ouvertes,
Tandis qu'aux alentours, au bout des branches vertes
Que le soleil couchant transperce d'un trait d'or,
Les cigales en chœur répéteront encor
Leur chant rythmé pareil, dans l'ombre solennelle,
Aux palpitations de la vie éternelle.

XXVIII

EXEGI MONUMENTUM...

Les cigales m'ont dit : « Tu nous chantes, c'est bien.
Le léger galoubet auprès de nous n'est rien,
Ni le gai tambourin, cet amoureux qui tremble ;
Et tous les deux mêlant leurs musiques ensemble
Ne valent pas l'insecte au soleil résonnant.
Des choses changeront qui plaisent maintenant,
Et tes vers passeront aussi qui parlent d'elles ;
Mais nous, poète ami, nous sommes immortelles,
Et ton chant fait pour nous, à notre chant pareil,
Doit vivre aussi longtemps que nous et le soleil. »

FIN DES POÈMES DE PROVENCE

PIERRE PUGET

A MA VILLE NATALE
A TOULON
CES VERS SONT DÉDIÉS
J. A.

PIERRE PUGET

I

C'est non loin de Marseille, au bord des flots qui font
D'étranges bas-reliefs dans le rocher profond,
A Séon, sur un sol riche de terre glaise
Durcissante au soleil et rouge comme braise,
Que d'un tailleur de pierre est né le grand Puget.

Enfant, il contemplait le rivage, et songeait.
Il regardait, ravi, les potiers sur leur roue
Former du doigt un vase avec un peu de boue,
Et son père tailler le bloc informe et dur,
Et les galères d'or cinglant en plein azur,
Errantes de Toscane aux plages de Marseille,
Baigner leurs flancs sculptés dans l'écume vermeille.
Enfant, il façonnait l'argile dans ses jeux.
Un aigle volant bas, par un temps orageux,
Ayant un jour plané menaçant sur sa tête,

Il modela, dit-on, cet oiseau de tempête.
Un autre jour, il fit un bateau, qu'il sculpta.
Ainsi, même en ses jeux son génie éclata,
Et devers l'Italie, où le soleil se lève,
Les galères souvent l'emportèrent en rêve,
Jusqu'à ce qu'il suivît leur sillage brillant,
Chemin de gloire et d'or vers l'aurore fuyant.

Il partit. Il vit Gêne; il vit Florence et Rome.

Que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre, ô jeune homme?
— Ouvrier qu'un divin souci déjà rongeait,
Jeune homme qui devais être un jour le Puget,
Voici ce que t'a dit Michel-Ange à Saint-Pierre :
« Comme ton père et moi, fils, sois tailleur de pierre ! »

Soit. Mais ce que lui dit la mer aux vastes eaux
Où plongeait l'éclatant éperon des vaisseaux.
Il ne l'oublia pas non plus, l'enfant sauvage
Qui passait tout un jour, couché sur le rivage,
L'œil fixé sur les flots pleins des feux de soleil.
Michel-Ange et la mer lui portèrent conseil,
Et firent la grandeur de son génie étrange,
Car ces maîtres sont grands : la mer et Michel-Ange !

II

Or, il fut peintre aussi. Mais le brutal regret
Du marbre, en ses tableaux, se lit à chaque trait.
Il regrette les blocs, bois ou pierre, qu'on taille,
Et ce rêve obsesseur suit la main qui travaille.
Bientôt donc dans le bois de chêne, avec amour
Il fouille l'ornement et les panneaux à jour;
Tout à coup il s'échauffe; il sent cette matière
Obéir à ses doigts faits pour dompter la pierre;
Il imagine, il veut; et les bois assouplis
Deviennent la fleur frêle ou l'étoffe aux longs plis...

Et le voici sculptant à son tour ces galères
Qu'il fait lourdes d'un monde et qui restent légères;
Par groupes, sur leurs flancs dorés et radieux,
Sa main d'homme suspend tout un peuple de dieux,
Tritons qui, pour souffler dans les conques marines,
Gonflent leurs cous nerveux et leurs larges poitrines,
Sirènes aux seins nus qui nagent en chantant,
Chevaux marins cabrés dans le flot miroitant
Sous le trident royal de Neptune qui gronde,
Et là-haut, par-dessus ce peuple fait pour l'onde,

Entre les fins balcons à l'arrière étagés,
Des déesses tendant de leurs bras allongés
Vers l'immense horizon, Chimères ou Victoires,
Leurs clairons d'or jetant des bruits qui sont des gloires !

Mais ce bois ouvragé, combien durera-t-il ?
Tout pour lui, l'eau, le vent, le feu, tout est péril;
Et maintenant Puget, qui songe à la tempête,
Est plein d'ennuis, ainsi qu'un sage après la fête !

III

Allons, maître, prends-moi des moellons, du ciment !
Car un mur bien bâti dure éternellement !
Tu dois fonder avec de la chaux et du sable,
Et surtout employer la pierre impérissable.
La mer t'avait menti ! Michel-Ange a raison !
Ouvrier, fais des plans, construis une maison;
Bien.... Décore à loisir la façade.... A merveille !
Travaille; fais plus belle et plus grande Marseille,
Fais; ajoute une ville à l'ancienne cité,
Et dresse sur le roc ton immortalité !

IV

Or, à Toulon, un jour, sous un soleil attique,
Bâtissant un balcon au-dessus d'un portique,
En face de la rade, au midi, sur le quai,
Juste à ce point plus large où le blé débarqué
S'entasse, se mesure et s'emporte à dos d'homme,
— Sous leurs sacs, faits plutôt pour des bêtes de somme,
Comme les portefaix, reins courbés, douloureux,
Soutenaient le sac lourd d'une main, derrière eux,
Et de l'autre faisaient de l'ombre sur leur face
Que les rayons aigus forçaient à la grimace,
Maître Puget les vit; et bientôt, sous sa main,
Les appuis du balcon prirent un air humain;
La pierre aussi souffrit, criant : Qu'on me délivre!
Sous les doigts du Puget elle se prit à vivre,
Et depuis lors on voit, sous le balcon massif,
Les flancs plissés, les bras tordus, le front passif,
Subissant la nuit froide et les midis torrides,
Sublimes portefaix, les deux Cariatides!

V

Venez le voir, l'artiste au teint jaune : nerveux,
En sueur, et le front couvert de ses cheveux,
Puget, maillet en main, façonne un bloc énorme
Qui lentement s'ébauche et par degrés prend forme.
Tout couvert de sueur, il frappe, et l'on entend
Ce bûcheron pousser un soupir haletant....
Le bloc tremble, et déjà l'on voit l'âme du marbre!

Milon, devenu vieux, voulut fendre un tronc d'arbre;
Le tronc, qu'il entr'ouvrit, se ferma sur ses doigts....
Un lion vint manger l'athlète au fond des bois.

C'est ce groupe d'horreur que Puget cherche et taille;
Voyez-le, ce Milon, dont le torse tressaille :
Ah! le pauvre homme fort!... Voyez ce bras tendu
Qui souffre, pris dans l'arbre, et cet œil éperdu,
Cette face hurlante et vers le ciel tournée,
Tandis que le lion, bête fauve acharnée,
Debout derrière l'homme avec des yeux ardents,
A planté dans la chair ses griffes et ses dents!

Oh! voyez sous la gueule et sous la griffe affreuse,
Comme la chair meurtrie en frémissant se creuse,
Et toute la souffrance éparse dans ce corps
Courir jusqu'à l'orteil qui se crispe d'efforts!

C'est là ce que Puget a sculpté. C'est ce drame.
Pourquoi? C'est que Milon et Puget n'ont qu'une âme;
Vieux colosse, dompteur des marbres, le Puget
S'est arrêté souvent, vaincu dans un projet;
La pierre disait: « Non! » comme l'arbre à l'athlète;
L'impuissance crispait sa main, troublait sa tête,
Et tandis qu'il criait en vain vers l'Idéal,
O sphinx plus effrayant que le lion royal,
Il a senti tes dents le couvrir de morsures,
Et ta griffe, mouvante au fond de ses blessures,
Multiplier en lui des angoisses sans fin,
O grand Art dévorant, Monstre ayant toujours faim!

VI

Pierre Puget, ton œuvre, à tout jamais vivante,
Exprime une douleur qui fait notre épouvante;
Tu charges tes héros de misère ou d'effroi,
Et la cariatide était l'homme pour toi.

On dirait, ô Puget, que les meilleures choses,
Le rire des seize ans, les filles et les roses,
Les tranquilles amours, la paix dans le sommeil,
Les bonnes morts, la joie au lever du soleil,
Les enfants endormis sur les genoux des mères,
Les antiques Vénus, adorables chimères,
Ta douleur les fuyait, grand artiste brutal,
Homme plein de sanglots, de fougue et de mistral!

O vieux maître, ô Puget! depuis qu'on vit à Rome
Un peuple de martyrs, au nom du Fils de l'Homme,
Dans les cirques joyeux dévoré tout vivant;
Que Jésus a déçu le monde en le sauvant;
Depuis que Pan est mort et que Vénus la blonde
N'est plus mêlée aux flots pour caresser le monde,
O vieux maître, le monde est triste comme toi!
Le désir désespère, hélas! et c'est pourquoi
Tu resteras fameux, car, ô puissant artiste,
Ton œuvre souffre, et l'homme est désormais si triste
Qu'il veut voir, prenant part au désespoir humain
Les pierres se dressant crier sur son chemin!
Tu resteras fameux, car plus on te contemple,
Plus ta figure prend la beauté d'un exemple;
Car, vaste en tes projets, soucieux du détail,
Tu fus, divin manœuvre, un héros du travail;

Car devant toi l'on sent qu'il reste encore au monde
Un but, une dernière illusion féconde :
Oui, quand l'âme est plus sombre et plus vide d'espoir,
Si l'on saisit l'outil, marteau, plume, ébauchoir,
O merveille! un travail se fait aussi dans l'âme :
Un espoir vient en nous; il y naît une flamme
Qui grandit, nous inonde et passe dans nos yeux;
Et l'œuvre terminée, on songe : « Il est des dieux! »

Tu resteras fameux, ô sculpteur populaire,
Sculpteur de passion, de douleur, de colère,
Pour avoir fait une âme au marbre et pour l'avoir
Dispersée en frissons, afin qu'on pût la voir,
Dans des corps tourmentés de l'orteil à la tête;
Pour avoir fait gronder dans l'homme la tempête,
Pour t'être rappelé toujours, génie amer,
Tes maîtres primitifs : Michel-Ange et la mer!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

LES CIGALES



FIN DE LA TABLE

62616. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

FIN DE LA TABLE

Paris. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.